LES

MAITRES SONNEURS

PAR

GEORGE SAND.

I

A Cl[illegible]
A Sa[illegible], [illegible] place Ma[illegible]

GORCE, [illegible] rue Saint-Louis, n° 21, a l'honneur [illegible] l'occasion [illegible] et de [illegible] sont préparés.

M. [illegible] horloger, a l'honneur d'informer sa clientèle qu'il transfère son magasin de Lezoux [illegible] ringues, place de la Barrière, où il fera, comme le passé, avec garanties les réhabilitées de pendules, montres, épine et tout ce qui concerne la bimonterie.

On demande un employé pour le commerce de rouennerie. Fournir de bons renseignements; s'adresser au bureau du journal.

BOURSE DE CLERMONT-FERRAND.

Du 21 avril 1859.

COURS OFFICIEL.

3 0/0 jouiss. du 22 décembre 1858	[illegible]
4 1/2 0/0 jouiss. du 22 mars 1859.	[illegible]

CHEMINS DE FER

Paris à Lyon et Méditerranée	[illegible]
M[illegible]	[illegible]

OBLIGATIONS.

[illegible]	2[illegible]

ÉTAT CIVIL DE CLERMONT-FERRAND.

Décès déclarés le 2[illegible]

[illegible] Antoine, célibataire, premier [illegible] servant à la 15e [illegible]ie du régiment d'artillerie de marine, décède à l'île St-[illegible] (Sénégal).
[illegible]rel, Jean, maître boulanger, 43 ans.

THERMOMÈTRE CENTIGRADE DE M. BÉRUBET, OPTICIEN,

PLACE SAINT-HÉREN

20 avril.

[illegible] soir, 14° 5/10 au dessus de [illegible]

21 avril.

[illegible]tin, 15° 5/10 au-dessus de 0.
[illegible], 13° 8/10 au-dessus de 0.

[illegible]

[illegible] de pluie.
[illegible], 720 millimètres.

[illegible]el. - *Bourse de Paris du 21 avril 18[illegible]*

AU COMPTANT.	COURS DE CLOTURE d'hier.	COURS DE CLOTURE d'aujourd.	HAUSSE.	BAISSE.
3 p. 0/0.....	68 50	66 50	» »	1 55
4 1/2 p. 0/0..	95 70	94 50	» »	1 20
de France..	2750 »	2700 »	» »	50 »

BBN-6131
PQ
2407
.M6
1853
EMRS

LES

MAITRES SONNEURS

PAR

GEORGE SAND.

I

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1853

LES

MAITRES SONNEURS.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

EN VENTE.

Un Grand Comédien	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus	4 vol.
Madeleine Repentante (*suite du Caprice*)	4 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis	4 vol.
Jacques de Brancion	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Le Capitaine La Curee	4 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Madame de Miremont	2 vol.
Lord Algernon (*suite de madame de Miremont*)	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Lilla la Tyrolienne (*épuisé*)	4 vol.
Tristan de Beauregard (*épuisé*)	4 vol.
Un Caprice de grande dame (in-18)	3 vol.
Suzanne d'Estouville (in-18)	2 vol.

Sous presse.

Un Drame en Famille.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

EN VENTE.

Les Prétendants de Catherine	5 vol.
Aventures du Chevalier de Pampelonne	5 vol.
La Tour de Dago	5 vol.
Le Bout de l'oreille	7 vol.
Le Légataire	2 vol.
Les Pêches mignons	5 vol.
Medine	2 vol.
La Marquise de Candeuil	2 vol.
Un Ami diabolique	3 vol.
Les derniers Kerven	2 vol.

Sous presse.

Le Baron La Gazette.
Mademoiselle de Cardonne.

Ouvrage d'Alexandre Dumas.

LA COMTESSE DE SALISBURY.

6 volumes in-8.

On vend séparément les derniers volumes pour compléter la première édition.

Imprimerie de E. Depée, à Sceaux.

LES

MAITRES SONNEURS

PAR

GEORGE SAND.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1853

A MONSIEUR EUGÈNE LAMBERT.

—

CLERMONT-FERRAND

Mon cher enfant, puisque tu aimes à m'entendre raconter ce que racontaient les paysans à la veillée, dans ma jeunesse, quand j'avais le temps de les écouter, je vais tâcher de me rappeler l'histoire d'É-

tienne Depardieu et d'en recoudre les fragments épars dans ma mémoire. Elle me fut dite par lui-même, en plusieurs soirées de *breyage;* c'est ainsi, tu le sais, qu'on appelle les heures assez avancées de la nuit où l'on broie le chanvre, et où chacun alors apportait sa chronique. Il y a déjà longtemps que le père Depardieu dort du sommeil des justes, et il était assez vieux quand il me fit le récit des naïves aventures de sa jeunesse. C'est pourquoi je le ferai parler lui-même, en imitant sa manière autant qu'il me sera possible. Tu ne me reprocheras pas d'y mettre de l'obstination, toi qui sais, par expérience de tes oreilles, que les pen-

sées et les émotions d'un paysan ne peuvent être traduites dans notre style, sans s'y dénaturer entièrement, et sans y prendre un air d'affectation choquante. Tu sais aussi, par expérience de ton esprit, que les paysans devinent ou comprennent beaucoup plus qu'on ne les en croit capables, et tu as été souvent frappé de leurs aperçus soudains qui, même dans les choses d'art, ressemblaient à des révélations. Si je fusse venu te dire, dans ma langue et dans la tienne, certaines choses que tu as entendues et comprises dans la leur, tu les aurais trouvées si invraisemblables de leur part, que tu m'aurais accusé d'y mettre du

mien à mon insu, et de leur prêter des réflexions et des sentiments qu'ils ne pouvaient avoir. En effet, il suffit d'introduire, dans l'expression de leurs idées, un mot qui ne soit pas de leur vocabulaire, pour qu'on se sente porté à révoquer en doute l'idée même émise par eux ; mais si on les écoute parler, on reconnaît que s'ils n'ont pas, comme nous, un choix de mots appropriés à toutes les nuances de la pensée, ils en ont encore assez pour formuler ce qu'ils pensent et décrire ce qui frappe leurs sens. Ce n'est donc pas, comme on me l'a reproché, pour le plaisir puéril de chercher une forme inusitée en littérature, encore

moins pour ressusciter d'anciens tours de langage et des expressions vieillies que tout le monde entend et connaît de reste, que je vais m'astreindre au petit travail de conserver au récit d'Etienne Depardieu, la couleur qui lui est propre. C'est parce qu'il m'est impossible de le faire parler comme nous, sans dénaturer les opérations auxquelles se livrait son esprit, en s'expliquant sur des points qui ne lui étaient pas familiers, mais où il portait évidemment un grand désir de comprendre et d'être compris.

Si, malgré l'attention et la conscience que j'y mettrai, tu trouves encore quel

quefois que mon narrateur voit trop clair ou trop trouble dans les sujets qu'il aborde, ne t'en prends qu'à l'impuissance de ma traduction. Forcé de choisir dans les termes usités chez nous, ceux qui peuvent être entendus de tout le monde, je me prive volontairement des plus originaux et des plus expressifs; mais, au moins, j'essaierai de n'en point introduire qui eussent été inconnus au paysan que je fais parler, lequel, bien supérieur à ceux d'aujourd'hui, ne se piquait pas d'employer des mots inintelligibles pour ses auditeurs et pour lui-même.

Je te dédie ce roman, non pour te

donner une marque d'amitié maternelle, dont tu n'as pas besoin pour te sentir de ma famille, mais pour te laisser, après moi, un point de repère dans tes souvenirs de ce Berri qui est presque devenu ton pays d'adoption. Tu te rappelleras qu'à l'époque où je l'écrivais, tu disais : « A propos, je suis venu ici, il y a bientôt dix ans, pour y passer un mois. Il faut pourtant que je songe à m'en aller. » Et comme je n'en voyais pas la raison, tu m'as représenté que tu étais peintre, que tu avais travaillé dix ans chez nous pour rendre ce que tu voyais et sentais dans la nature, et qu'il te devenait nécessaire d'aller chercher à Paris

le contrôle de la pensée et de l'expérience des autres. Je t'ai laissé partir, mais à la condition que tu reviendrais passer ici tous les étés. Dès à présent, n'oublie pas cela non plus. Je t'envoie ce roman comme un son lointain de nos cornemuses, pour te rappeler que les feuilles poussent, que les rossignols sont arrivés et que la grande fête printanière de la nature va commencer aux champs.

GEORGE SAND.

Nohant, le 17 avril 1853.

PREMIÈRE VEILLÉE.

PREMIÈRE VEILLÉE.

Je ne suis point né d'hier, disait, en 1828, le père Étienne. Je suis venu en ce monde, autant que je peux croire, l'année 54 ou 55 du siècle passé. Mais, n'ayant pas grande souvenance de mes premiers ans,

je ne vous parlerai de moi qu'à partir du temps de ma première communion, qui eut lieu en 70, à la paroisse de Saint-Chartier, pour lors desservie par M. l'abbé Montpérou, lequel est aujourd'hui bien sourd et bien cassé.

Ce n'est pas que notre paroisse de Nohant fut supprimée dans ce temps-là ; mais notre curé étant mort, il y eut, pour un bout de temps, réunion des deux églises sous la conduite du prêtre de Saint-Chartier, et nous allions tous les jours à son catéchisme, moi, ma petite cousine, un gars appelé Joseph, qui demeurait en la même maison que mon oncle, et une douzaine d'autres enfants de chez nous.

Je dis mon oncle pour abréger, car il était mon grand-oncle, frère de ma grand' mère, et avait nom Brulet, d'où sa petite fille, étant seule héritière de son lignage, était appelée Brulette, sans qu'on fît jamais mention de son nom de baptême, qui était Catherine.

Et pour vous dire tout de suite les choses comme elles étaient, je me sentais déjà d'aimer Brulette plus que je n'y étais obligé comme cousin, et j'étais jaloux de ce que Joseph demeurait avec elle dans un petit logis distant d'une portée de fusil des dernières maisons du bourg, et du mien d'un demi-quart de lieue de pays : de manière

qu'il la voyait à toute heure, et qu'avant le temps qui nous rassembla au catéchisme, je ne la voyais pas tous les jours.

Voici comment le grand-père à Brulette et la mère à Joseph demeuraient sous même chaume. La maison appartenait au vieux, et il en avait loué la plus petite moitié à cette femme veuve qui n'avait pas d'autre enfant. Elle s'appelait Marie Picot et était encore mariable, car elle n'avait pas dépassé dè grand'chose la trentaine et se ressouvenait bien, dans son visage et dans sa taille, d'avoir été une très jolie femme. On la traitait encore, par ci par là,

de la belle Mariton, ce qui ne lui déplaisait point, car elle eut souhaité se rétablir en ménage ; mais n'ayant rien que son œil vif et son parler clair, elle s'estimait heureuse de ne pas payer gros pour sa locature et d'avoir, pour propriétaire et pour voisin, un vieux homme juste et secourable qui ne la tourmentait guère et l'assistait souvent.

Le père Brulet et la veuve Picot dite Mariton vivaient ainsi en bonne estime l'un de l'autre depuis une douzaine d'années, c'est-à-dire depuis le jour où, la mère à Brulette étant morte en la mettant au monde, cette Mariton avait soigné et élevé

l'enfant avec autant d'amour et d'égard que le sien propre.

Joseph, qui avait trois ans de plus que Brulette, s'était vu bercer dans la même crèche, et la pouponne avait été le premier fardeau qu'on eût confié à ses petits bras. Plus tard, le père Brulet, voyant sa voisine gênée d'avoir ces deux enfants déjà forts à surveiller, avait pris chez lui le garçon, si bien que la petite dormait auprès de la veuve et le petit auprès du vieux.

Tous quatre, d'ailleurs, mangeaient ensemble, la Mariton apprêtant les re-

pas, gardant la maison et rhabillant les nippes, tandis que le vieux, qui était encore solide au travail, allait en journées, et fournissait au plus gros de la dépense.

Ce n'est pas qu'il fut bien riche et que le vivre fut bien conséquent; mais cette veuve aimable et de bon cœur lui faisait honnête compagnie, et Brulette la regardait si bien comme sa mère, que mon oncle s'était accoutumé à la regarder comme sa fille, ou tout au moins comme sa bru.

Il n'y avait rien au monde de si gentil et de si mignon que la petite fille ainsi élevée

par la Mariton. Comme cette femme aimait la propreté et se tenait toujours aussi brave que son moyen le lui permettait, elle avait, de bonne heure, accoutumé Brulette à se tenir de même, et, à l'âge où les enfants se traînent et se roulent volontiers comme de petits animaux, celle-ci était si sage, si ragoûtante et si coquette dans toute son habitude, que chacun la voulait embrasser : mais déjà elle se montrait chiche de ses caresses et ne se familiarisait qu'à bonnes enseignes.

Quand elle eut douze ans, c'était déjà comme une petite femme, par moments ; et, si elle s'oubliait à gaminer au café-

chisme, emportée par la force de son jeune âge, elle se reprenait vîtement comme poussée au respect d'elle-même encore plus que de la religion.

Je ne sais pas si nous aurions pu dire pourquoi, mais tous tant que nous étions de gars assez diversieux au catéchisme, nous sentions la différence qu'il y avait entre elle et les autres fillettes.

Parmi nous, il faut bien vous confesser qu'il y en avait d'un peu grands : mêmement, Joseph avait quinze ans et j'en avais seize, ce qui était une honte pour nous deux, au dire de M. le curé et de nos pa-

rents. Ce retard provenait de ce que Joseph était trop paresseux pour se mettre l'instruction dans la tête, et moi trop bandit pour y donner attention ; si bien que, depuis trois ans, nous étions renvoyés de classe, et, sans l'abbé Montpérou, qui se montra moins exigeant que notre vieux curé, je crois que nous y serions encore.

Et puis, il est juste de confesser aussi que les garçonnets sont toujours plus jeunes en esprit que les fillettes : aussi dans toute bande d'apprentis chrétiens, on a vu de tout temps la différence des deux espèces, les mâles étant tous

grands et forts déjà, et les femelles toutes petites et commençant à peine à porter coiffe.

Au reste, nous arrivions là aussi savants les uns comme les autres, ne sachant point lire, écrire encore moins, et ne pouvant retenir que de la manière dont les petits des oiseaux apprennent à chanter, sans connaître ni plain-chant ni latin, et à fine force d'écouter de leurs oreilles. Tout de même, M. le curé connaissait bien, dans le troupeau, ceux qui avaient l'entendement plus subtil, et qui mieux retenaient sa parole. De ces cervelles fines, la plus ne était la petite Brulette,

emmi les filles, et des plus épaisses, la plus épaisse paraissait celle de Joseph, emmi les garçons.

Encore qu'il ne raisonnât pas plus sottement qu'un autre, il était si peu capable d'écouter et de se payer des choses qu'il n'entendait guère, il marquait si peu de goût pour les enseignements que je m'en étonnais, moi qui y mordais assez franchement quand je venais à bout de tenir mon corps tranquille et de rasseoir mes esprits grouillants.

Brulette l'en grondait quelquefois, mais

n'en tirait rien que des larmes de dépit :
— Je n'en suis pas plus mécréant qu'un autre, disait-il, et je ne songe point à offenser Dieu ; mais les mots ne se mettent point en ordre dans ma souvenance ; je n'y peux rien.

— Si fait, disait la petite, qui, déjà, avait avec lui le ton et l'usage du commandement : si tu voulais bien ! Tu peux ce que tu veux ; mais tu laisses courir ton idée sur toute autre chose, et M. l'abbé a bien raison de t'appeler Joseph le distrait.

— Qu'il m'appelle comme il voudra,

répondait Joseph, c'est un mot que je n'entends point.

Mais nous l'entendions bien, nous autres, et l'expliquions en notre langage d'enfants, en l'appelant *Joset l'ébervigé* (1), d'où le nom lui resta, à son grand déplaisir.

Joseph était un enfant triste, d'une chétive corporance et d'un caractère tourné en dedans. Il ne quittait jamais Brulette et lui était fort soumis : Elle le disait nonobstant obstiné comme un mouton et le réprimandait à chaque moment.

(1) Littéralement, l'*étonné*, celui qui écarquille les yeux.

Mais encore qu'elle ne me fit pas grand reproche de ma fainéantise, j'aurais souhaité qu'elle s'occupât de moi aussi souvent que de lui.

Malgré cette jalousie qui me donnait, j'avais pour lui plus d'égards que pour mes autres camarades, parce qu'il était des plus faibles et moi des plus forts. D'ailleurs, si je ne l'avais soutenu, Brulette m'en aurait beaucoup blâmé : et quand je lui disais qu'elle l'aimait plus que moi qui étais son parent :

— Ce n'était point à cause de lui, disait-elle, c'est à cause de sa mère que

j'aime plus que vous deux. S'il prenait du mal, je n'oserais point rentrer à la maison; et comme il ne pense jamais à ce qu'il fait, elle m'a tant enchargée de penser pour deux, que je tâche de n'y point manquer.

J'entends souvent dire aux bourgeois : J'ai fait mes études avec un tel ; c'est mon camarade de collége. Nous autres paysans, qui n'allions pas même à l'école dans mon jeune temps, nous disons : j'ai été au catéchisme avec un tel, c'est mon camarade de communion. C'est de là que commencent les grandes amitiés de jeunesse, et quelquefois aussi des haïtions qui

durent toute la vie. Aux champs, au travail, dans les fêtes, on se voit, on se parle, on se prend, on se quitte; mais, au catéchisme, qui dure un an et souvent deux, faut se supporter ou s'entr'aider cinq ou six heures par jour. Nous partions en bande, le matin, à travers les prés et les pâtureaux, par les traquettes, par les échaliers, par les traînes, et nous revenions, le soir, par où il plaisait à Dieu, car nous profitions de la liberté pour courir de tous côtés comme des oiseaux folâtres. Ceux qui se plaisaient ensemble ne se quittaient guère, ceux qui n'étaient point gentils allaient seuls ou s'entendaient ensemble pour

faire des malices et des peurs aux autres.

Joseph avait sa manière qui n'était ni terrible ni sournoise, mais qui n'était pas non plus bien aimable. Je ne me souviens point de l'avoir jamais vu bien réjoui, ni bien épeuré, ni bien content, ni bien fâché d'aucune chose qui nous arrivait. Dans les batailles, il ne se mettait point de côté et recevait les coups sans savoir les rendre, mais sans faire aucune plainte. On eût dit qu'il ne les sentait pas.

Quand on s'arrêtait pour quelque amu-

sette, il s'en allait seoir ou coucher à trois ou quatre pas des autres, et ne disant mot, répondant hors de propos, il avait l'air d'écouter ou de regarder quelque chose que les autres ne saisissaient point : c'est pourquoi il passait pour être de ceux qui voient le vent. Brulette, qui connaissait sa lubie et qui ne voulait pas s'expliquer là-dessus, l'appelait quelquefois sans qu'il lui répondit. Alors elle se mettait à chanter, et c'était la manière certaine de le réveiller, comme quand on siffle pour dérouter ceux qui ronflent.

Vous dire pourquoi je me pris d'attache

pour un camarade si peu jovial, je ne saurais, car j'étais tout son contraire. Je ne me pouvais point passer de compagnie et j'allais toujours écoutant et observant les autres, me plaisant à discourir et à questionner, m'ennuyant seul et cherchant la gaîté et l'amitié. C'est peut-être à cause de ça que, plaignant ce garçon sérieux et renfermé, je m'accoutumais à imiter Brulette qui toujours le secouait et, par là, lui rendait plus d'office qu'elle n'en recevait et supportait son humeur plus qu'elle ne la gouvernait. En paroles, elle était bien la maîtresse avec lui, mais comme il ne savait suivre aucun commandement, c'était

elle, et c'était moi par contre-coup, qui étions à sa suite et patientions avec lui.

Enfin, le jour de la première communion arriva et, en revenant de la messe, j'avais fait si ferme propos de ne me point laisser aller à mes vacarmes, que je suivis Brulette chez son grand-père, comme le plus raisonnable exemple qui me put retenir.

Tandis qu'elle allait, par commandement de la Mariton, tirer le lait de sa chèvre, nous étions restés, Joseph et moi, dans la chambre où mon vieux oncle causait avec sa voisine.

Nous étions occupés à regarder les images de dévotion que le curé nous avait données en souvenir du sacrement, ou, pour mieux dire, je les regardais seul, car Joseph songeait d'autre chose, et les maniait sans les voir. Or, on ne faisait plus attention à nous, et la Mariton disait à son vieux voisin, à propos de notre première communion :

— Voilà une grande affaire gagnée, et, à cette heure, je pourrai louer mon gars. C'est ce qui me décide à faire ce que je vous ai dit.

Et comme mon oncle secouait la tête tristement, elle reprit :

— Écoutez une chose, voisin. Mon Joset n'a point d'esprit. Oh ça, tant pis, je le sais bien ; il tient de défunt son pauvre cher homme de père, qui n'avait pas deux idées par chaque semaine, et qui n'en a pas moins été homme de bien et de conduite. Mais c'est tout de même une infirmité que d'avoir si peu de suite dans le raisonnement, et quand, par malheur avec cela, on tombe dans le mariage avec une tête folle, tout va au plus mal en peu de temps. C'est pourquoi je m'avise, à mesure que mon garçon grandit par les jambes, que ce n'est point sa cervelle qui le nourrira, et que, si je lui laissais quelques écus, je mourrais plus tranquille. Vous

savez le bien que fait une petite épargne. Dans nos pauvres ménages, ça sauve tout. Je n'ai jamais pu rien mettre de côté, et il faut croire que je ne suis plus assez jeune pour plaire, puisque je ne trouve point à me remarier. Eh bien, s'il en est ainsi, la volonté de Dieu se fasse! Je suis toujours assez jeune pour travailler, et puisque m'y voilà, apprenez, mon voisin, que l'aubergiste de Saint-Chartier cherche une servante; il paye un bon gage, trente écus par an! et il y a les profits, qui montent environ à la moitié. Avec ça, forte et réveillée comme je me sens d'être, en dix années, j'aurai fait fortune, je me serai donné de l'aise pour mes vieux

jours, et j'en pourrai laisser à mon pauvre enfant. Qu'est-ce que vous en dites?

Le père Brulet pensa un peu et répondit :

— Vous avez tort, ma voisine; vrai, vous avez tort!

La Mariton songea aussi un peu, et, comprenant bien l'idée du vieux :

— Sans doute, sans doute, dit-elle. Une femme, dans une auberge de campagne, est exposée au blâme; et quand même elle se comporte sagement, on n'y croit point.

Pas vrai, voilà ce que vous dites ? Eh bien, que voulez-vous ? Ça m'ôtera tout à fait la chance de me remarier ; mais ce qu'on souffre pour ses enfants, on ne le regrette point, et mèmement on se réjouit quasiment des peines.

— C'est qu'il y a pis que des peines, dit mon oncle ; il y a des hontes, et ça retombe sur les enfants.

La Mariton soupira :

— Oui, dit-elle, on est journellement exposée à des affronts dans ces maisons-là ; il faut toujours se garer, se défendre...

Si on se fâche trop et que ça repousse la pratique, les maîtres ne sont point contents.

— Mêmement, dit le vieux, il y en a qui cherchent des femmes de bonne mine et de belle humeur comme vous pour achalander leur cave, et il ne faut quelquefois qu'une servante bien hardie pour qu'un aubergiste fasse de meilleures affaires que son voisin.

— Savoir! reprit la voisine. On peut être gaie, accorte et preste à servir le monde, sans se laisser offenser!...

— On est toujours offensée en mau-

vaises paroles, dit le père Brulet, et ça doit coûter gros à une honnête femme de s'habituer à ces inconvénients-là. Songez-donc comme votre fils en sera mortifié, quand, par rencontre, il entendra sur quel ton les rouliers et les colporteurs plaisanteront avec sa mère!

— Par bonheur qu'il est si simple!... répondit la Mariton en regardant Joseph.

Je le regardai aussi, et m'étonnai qu'il n'entendit rien des discours que sa mère ne tenait point à voix si basse que je n'eusse ramassé le tout; et j'en augurai qu'il écoutait gros, comme nous disions

dans ce temps-là, pour signifier une personne dure de ses oreilles.

Il se leva bientôt et s'en fut joindre Brulette en sa petite bergerie, qui n'était qu'un pauvre hangar en planches rembourrées de paille, où elle tenait un lot d'une douzaine de bêtes.

Il s'y jeta sur les bourrées et comme je l'avais suivi, crainte d'être jugé curieux si je restais sans lui à la maison, je vis qu'il pleurait en dedans, encore que ses yeux n'eussent point de larmes.

— Est-ce que tu dors, Josef? lui

dit Brulette, que te voilà couché comme une ouaille malade? allons, donne-moi ces fagots où te voilà étendu, que je fasse manger la feuille à mes moutons.

Et ce faisant, elle se prit à chanter; mais tout doucettement, car il ne convient guère de brailler un jour de première communion.

Il me parut que son chant faisait sur Joseph l'effet accoutumé de le retirer de ses songes; il se leva et s'en fût, et Brulette me dit :

— Qu'est-ce qu'il a? je le trouve plus sot que d'accoutumance.

— Je crois bien, lui répondis-je, qu'il a fini par entendre qu'il va être loué et quitter sa mère.

— Il s'y attendait bien, reprit Brulette. N'est-ce pas dans l'ordre, qu'il entre en condition, sitôt le sacrement reçu? si je n'avais le bonheur d'être seule enfant à mon grand-père, il me faudrait bien aussi quitter la maison et gagner ma vie chez les autres.

Brulette ne me parut pas avoir grand regret de se séparer de Joseph ; mais quand je lui eus dit que la Mariton allait se louer aussi et demeurer loin d'elle, elle se prit à

sangloter et, courant la trouver, elle lui dit en lui jetant ses bras au cou : — Est-ce vrai, ma mignonne, que vous me voulez quitter?

— Qui t'a dit cela ? répondit la Mariton : ce n'est point encore décidé.

— Si fait, s'écria Brulette, vous l'avez dit et me le voulez tenir caché.

— Puisqu'il y a des gars curieux qui ne savent point retenir leurs langues, dit la voisine, en me regardant, il faut donc que je te le confesse. Oui, ma fille, il faut que tu t'y soumettes comme un enfant courageux

et raisonnable qui a donné aujourd'hui son âme au bon Dieu.

— Comment, mon papa, dit Brulette à son grand-père, vous êtes consentant de la laisser partir? qui est-ce qui aura donc soin de vous?

— Toi, ma fille, répondit la Mariton. Te voilà assez grande pour suivre ton devoir. Écoute-moi, et vous aussi, mon voisin, car voilà la chose que je ne vous ai point dite... Et, prenant la petite sur ses genoux, tandis que j'étais dans les jambes de mon oncle (son air chagrin m'ayant attiré à lui), la Mariton continua à raisonner pour l'un et pour l'autre.

— Il y a longtemps, dit-elle, que, sans l'amitié que je vous devais, j'aurais cherché à gagner ma vie. J'aurais eu tout profit à vous payer pension pour mon Joseph, que vous m'auriez gardé, tandis que j'aurais amassé, en surplus, quelque chose au service des autres. Mais je me suis sentie engagée à t'élever, jusqu'à ce jour, ma Brulette, parce que tu étais la plus jeune, et parce qu'une fille a besoin plus longtemps d'une mère qu'un garçon. Je n'aurais point eu le cœur de te laisser avant le temps où tu te pouvais passer de moi. Mais voilà que le temps est venu, et si quelque chose te doit reconsoler de me perdre, c'est que tu vas te sentir utile à ton

grand-père. Je t'ai appris le ménagement d'une famille et tout ce qu'une bonne fille doit savoir pour le service de ses parents et de sa maison. Tu t'y emploieras pour l'amour de moi et pour faire honneur à l'instruction que je t'ai donnée. Ce sera ma consolation et ma fierté d'entendre dire à tout le monde que ma Brulette soigne dévotieusement son grand-père et gouverne son avoir comme ferait une petite femme. Allons, prends courage et ne me retire pas le peu qui m'en reste, car si tu as de la peine pour cette départie, j'en ai encore plus que toi. Songe que je quitte aussi le père Brulet, qui était pour moi le meilleur des amis, et mon

pauvre Joset, qui va trouver sa mère et votre maison bien à dire. Mais puisque c'est par le commandement de mon devoir, tu ne m'en voudrais point détourner.

Brulette pleura encore jusqu'au soir, et fut hors d'état d'aider la Mariton en quoi que ce soit ; mais, quand elle la vit cacher ses larmes tout en préparant le souper, elle se jeta encore à son cou, lui jura d'observer ses paroles, et se mit à travailler aussi d'un grand courage.

On m'envoya quérir Joseph qui oubliait, non pour la première fois ni pour

la dernière, l'heure de rentrer et de faire comme les autres.

Je le trouvai en un coin, songeant tout seul et regardant la terre, comme si ses yeux y eussent voulu prendre racine. Contre sa coutume, il se laissa arracher quelques paroles où je vis plus de mécontentement que de regret. Il ne s'étonnait point d'entrer en service, sachant bien qu'il était en âge et ne pouvait faire autrement : mais sans marquer qu'il eût entendu les desseins de sa mère, il se plaignit de n'être aimé de personne, et de n'être estimé capable d'aucun bon travail.

Je ne le pus faire expliquer davantage, et, durant la veillée, où je fus retenu pour faire mes prières avec Brulette et lui, il parut bouder, tandis que Brulette redoublait de soins et de caresses pour tout son monde.

Joseph fut loué au domaine de l'Aulnières, chez le père Michel, en office de bouaron.

La Mariton entra comme servante à l'auberge du *Bœuf couronné*, chez Benoît, de Saint-Chartier.

Brulette resta auprès de son grand-père,

et moi chez mes parents qui, ayant un peu de bien, ne me trouvèrent pas de trop pour les aider à le cultiver.

Mon jour de première communion m'avait beaucoup secoué les esprits. J'y avais fait de gros efforts pour me ranger à la raison qui convenait à mon âge, et le temps du catéchisme avec Brulette m'avait changé aussi. Son idée se trouvait toujours mêlée, je ne sais comment, avec celle que je voulais donner au bon Dieu, et, tout en mûrissant à la sagesse dans ma conduite, je sentais ma tête s'en aller en des folletés d'amour, qui n'étaient point encore de l'âge de ma

cousine, et qui, mèmement pour le mien, devançaient un peu trop la bonne saison.

Dans ce temps-là, mon père m'emmena à la foire d'Orval, du côté de Saint-Amand, pour vendre une jument poulinière, et, pour la première fois de ma vie, je fus trois jours absent de la maison. Ma mère avait observé que je n'avais pas tant de sommeil et d'appétit qu'il m'en fallait pour soutenir mon croît, lequel était plus hâtif qu'il n'est d'habitude en nos pays, et mon père pensait qu'un peu d'amusement me serait bon. Mais je n'en pris pas tant, à voir du monde et des endroits nouveaux, comme

j'en aurais eu six mois auparavant. J'avais comme une languition sotte qui me faisait regarder toutes les filles sans oser leur dire un mot ; et puis, je songeais à Brulette, que je m'imaginais pouvoir épouser, par la seule raison que c'était la seule qui ne me fît point peur, et je ruminais le compte de ses années et des miennes, ce qui ne faisait pas marcher le temps plus vite que le bon Dieu ne l'avait réglé à son horloge.

Comme je revenais en croupe derrière mon père, sur une autre jument que nous avions achetée à la foire, nous fîmes rencontre, en un chemin creux, d'un homme

entre les deux âges qui conduisait une petite charrette, très chargée de mobilier, laquelle n'étant traînée que d'un âne, restait embourbée et ne pouvait faire un pas de plus. L'homme était en train d'alléger le poids, en posant sur le chemin une partie de son chargement, ce que voyant mon père :

— Descends, me dit-il, et secourons le prochain dans l'embarras.

L'homme nous remercia de notre offre, et comme parlant à sa charrette :

— Allons, petite, éveille-toi, dit-il ;

j'aime autant que tu ne risques point de verser.

Alors, je vis se lever, de dessus un matelas, une jolie fille qui me parut avoir quinze ou seize ans, à première vue, et qui demanda, en se frottant les yeux, ce qu'il y avait de nouveau.

— Il y a que le chemin est mauvais, ma fille, dit le père en la prenant dans ses bras ; viens, et ne te mets point les pieds dans l'eau ; car vous saurez, dit-il à mon père, qu'elle est malade de fièvre pour avoir poussé trop vite en hauteur ; voyez quelle grande vigne folle, pour un enfant d'onze ans et demi !

— Vrai Dieu, dit mon père, voilà un beau brin de fille, et jolie comme un jour, encore que la fièvre l'ait blémie. Mais ça passera, et avec un peu de nourriture, ça ne sera pas d'une mauvaise défaite.

Mon père, parlant ainsi, avait la tête encore remplie du langage des maquignons en foire. Mais, voyant que la jeune fille avait laissé ses sabots sur la charrette, et qu'il n'était point aisé de les y retrouver, il m'appela, disant :

— Tiens, toi ! tu es bien assez fort pour tenir cette petite un moment.

Et la mettant dans mes bras, il attela

notre jument à la place de l'âne, et sortit la charrette de ce mauvais pas. Mais il y en avait un second, que mon père connaissait pour avoir suivi plusieurs fois le chemin, et, me faisant appel de continuer, il marcha en avant avec l'autre paysan qui tirait son âne, moitié fourbu, par les oreilles.

Je portais donc cette grande fillette et la regardais avec étonnement, car si elle avait la tête de plus que Brulette, on voyait bien, à sa figure, qu'elle n'était pas plus vieille.

Elle était blanche et menue comme un

flambeau de cire vierge, et ses cheveux noirs, débordant d'un petit bonnet en mode étrangère, qui s'était dérangé dans son sommeil, me tombaient sur la poitrine et me pendaient quasiment jusqu'aux genoux. Je n'avais jamais rien vu de si bien achevé que son visage pâle, ses yeux bleu-clair, bordés de soies très épaisses, son air doux et fatigué, et mèmement un signe tout à fait noir qu'elle avait au coin de la bouche et qui rendait sa beauté très étrange, et difficile à oublier.

Elle semblait si jeune que mon cœur ne me disait rien à côté du sien, et ce

n'était peut-être pas tant son manque d'années que la langueur de sa maladie qui me la faisait paraître si enfant. Je ne lui parlais point, et marchais toujours sans la trouver lourde, mais ayant du plaisir à la regarder, comme on en sent devant toute chose belle, que ce soit fille ou femme, fleur ou fruit.

Comme nous approchions de la seconde gâne, où son père et le mien recommençaient, l'un à tirer son cheval, l'autre à pousser sa roue, la fillette me parla en un langage qui me fit rire, vu que je n'en comprenais pas un mot. Elle s'étonna de mon étonnement,

et, me parlant alors comme nous parlons :

— Ne vous ruinez pas le corps à me porter, dit-elle, je marcherai bien sans sabots : j'y suis aussi habituée que les autres.

— Oui, mais vous êtes malade, lui répondis-je, et j'en porterais bien quatre comme vous. Mais de quel pays êtes-vous donc, que vous parliez si drôlement tout-à-l'heure?

— De quel pays! dit-elle. Je ne suis pas d'un pays. Je suis des bois, voilà tout.

Et vous, de quel pays que vous êtes donc?

— Oh! ma fine, si vous êtes des bois, je suis des blés, lui répondis-je en riant.

J'allais cependant la questionner davantage quand son père vint me la reprendre.

— Allons, dit-il, après avoir donné une poignée de main à mon père, en vous remerciant, mes braves gens. Et toi, petite, embrasse donc ce bon garçon qui t'a portée comme une châsse.

La fillette ne se fit point prier; elle

n'était pas encore dans l'âge de la honte, et, n'y entendant pas malice, elle n'y faisait point de façons. Elle m'embrassa sur les deux joues, en me disant :

— Merci à vous, mon beau serviteur. Et, passant aux bras de son père, elle fut remise sur son matelas et parut pressée de reprendre son somme, sans aucun souci des cahots et des aventures du chemin.

— Encore adieu ! nous dit son père, qui me prit le genou pour me replacer en croupe sur la jument. Un beau garçon ! fit-il à mon père, en me regardant, et

aussi avancé dans l'âge que vous dites qu'il a, que ma petite dans le sien.

— Il se sent bien aussi un peu d'en être malade, répondit mon père; mais, le bon Dieu aidant, le travail guérira tout. Excusez-nous si nous prenons les devants, nous allons loin et voulons arriver chez nous avant la nuit.

Là-dessus, mon père talonna notre monture, qui prit le trot, et moi, me retournant, je vis que l'homme à la charrette coupait sur la droite et s'en allait à l'encontre de nous.

Je pensai bientôt à autre chose, mais Brulette m'étant revenue dans la tête, je songeai aux francs baisers que m'avait donné cette petite fille étrangère, et me demandai pourquoi Brulette répondait par des tapes à ceux que je lui voulais prendre; et, comme la route était longue et que je m'étais levé avant le jour, je m'endormais derrière mon père, mêlant, je ne sais comment, les figures de ces deux fillettes dans ma tête embrouillée de fatigue.

Mon père me pinçait pour me réveiller, car il me sentait lui peser sur les épaules et craignait de me voir tomber. Je lui

demandai qui étaient ces gens que nous avions rencontrés.

— Qui? fit-il, en se moquant de mes esprits appesantis; nous avons rencontré plus de cinq cents mondes depuis ce matin.

— Cet âne et cette charrette?

— Ah bon! dit-il. Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas songé à m'en enquérir. Ça doit être des Marchois ou des Champenois, car ça a un accent étranger; mais j'étais si occupé de voir si cette jument a un bon coup de collier, que

je me suis point intéressé à autre chose. De vrai, elle tire bien et n'est point rétive à la peine; je crois qu'elle fera un bon service et que décidément je ne l'ai point surpayée.

Depuis ce temps-là (le voyage m'avait sans doute été bon) je pris le dessus et commençai à avoir goût au travail; mon père m'ayant donné le soin de la jument, et puis celui du jardin, enfin celui du pré, je trouvai, petit à petit, de l'agrément à bêcher, planter et récolter.

Mon père était veuf depuis longtemps et se montrait désireux de me mettre en

jouissance de l'héritage que ma mère m'avait laissé. Il m'intéressait donc à tous nos petits profits et ne souhaitait rien tant que de me voir devenir bon cultivateur.

Il ne fut pas longtemps sans reconnaître que je mordais à belles dents dans ce pain-là, car si la jeunesse a besoin d'un grand courage pour se priver de plaisir au profit des autres, il ne lui en faut guère pour se ranger à ses propres intérêts, surtout quand ils sont mis en commun avec une bonne famille, bien honnête dans les partages et bien d'accord dans le travail.

Je restai bien un peu curieux de cau-

sette et d'amusement le dimanche; mais on ne me le reprochait point à la maison, parce que j'étais bon ouvrier tout à fait le long de la semaine; et, à ce métier-là, je pris belle santé et belle humeur, avec un peu plus de raison dans la tête que je n'en avais annoncé au commencement. J'oubliai les fumées d'amour, car rien ne rend si tranquille comme de suer sous la pioche, du lever au coucher du soleil; et quand vient la nuit, ceux qui ont eu affaire à la terre grasse et lourde de chez nous, qui est la plus rude maîtresse qu'il y ait, ne s'amusent pas tant à penser qu'à dormir pour recommencer le lendemain.

C'est de cette manière que j'attrapai tout doucement l'âge où il m'était permis de songer, non plus aux petites filles, mais aux grandes ; et de même qu'aux premiers éveils de mon goût, je retrouvai encore ma cousine Brulette plantée dans mon inclination avant toutes les autres.

Restée seule avec son grand-père, Brulette avait fait de son mieux pour devancer les années par sa raison et son courage. Mais il y a des enfants qui naissent avec le don ou le destin d'être toujours gâtés.

Le logement de la Mariton avait été

loué à la mère Lamouche, de Vieilleville, qui n'était point à son aise et qui se dépêcha de servir les Brulet comme si elle eût été à leurs gages, espérant par là être écoutée quand elle remontrerait ne pouvoir payer les dix écus de sa locature. C'est ce qui arriva, et Brulette, se voyant aidée, devancée et flattée en toutes choses par cette voisine, prit le temps et l'aise de pousser en esprit et en beauté, sans se trop fouler l'âme ni le corps.

DEUXIÈME VEILLÉE.

DEUXIÈME VEILLÉE.

La petite Brulette était donc devenue la belle Brulette, dont il était déjà grandement parlé dans le pays, pour ce que, de mémoire d'homme, on n'avait vu plus jolie fille, des yeux plus beaux, une plus

fine taille, des cheveux d'un or plus doux avec une joue plus rose; la main comme un satin, et le pied mignon comme celui d'une demoiselle.

Tout ça vous dit assez que ma cousine ne travaillait pas beaucoup, ne sortait guère par les mauvais temps, avait soin de s'ombrager du soleil, ne lavait guère de lessives et ne faisait point œuvre de ses quatre membres pour la fatigue.

Vous croiriez peut-être qu'elle était paresseuse? Point. Elle faisait toutes choses dont elle ne se pouvait dispen-

ser, tout à fait vite et tout à fait bien. Elle avait trop de raisonnement pour laisser perdre le bon ordre et la propreté dans son logis et pour ne point prévenir et soigner son grand-père comme elle le devait. D'ailleurs, elle aimait trop la braverie pour n'avoir pas toujours quelque ouvrage dans les mains : mais d'ouvrage fatigant, elle n'en avait jamais ouï parler. L'occasion n'y était point, et on ne saurait dire qu'il y eût de sa faute.

Il y a des familles où la peine vient toute seule avertir la jeunesse qu'il n'est pas tant question de s'amuser en ce bas

monde, que de gagner son pain en compagnie de ses proches. Mais, dans le petit logis au père Brulet, il n'y avait que peu à faire pour joindre les deux bouts. Le vieux n'avait encore que la septantaine, et, bon ouvrier, très adroit pour travailler la pierre (ce qui, vous le savez, est une grande science dans nos pays), fidèle à l'ouvrage et vivement requis d'un chacun, il gagnait joliment sa vie, et, grâce à ce qu'il était veuf et sans autre charge que sa petite fille, il pouvait faire un peu d'épargne pour le cas où il serait arrêté par quelque maladie ou accident. Son bonheur voulut qu'il se maintint en bonne santé, en sorte que, sans connaître

la richesse, il ne connaissait point la gêne.

Mon père disait pourtant que notre cousine Brulette aimait trop la *bienaiseté*, voulant faire entendre par là, qu'elle aurait peut-être à en rabattre quand viendrait l'heure de s'établir. Il convenait avec moi qu'elle était aimable et aussi gentille en son parler qu'en sa personne; mais il ne m'encourageait point du tout à faire brigue de mariage autour d'elle. Il la trouvait trop pauvre pour être si demoiselle et répétait souvent qu'il fallait, en ménage, ou une fille très riche, ou une fille très courageuse. J'aimerais autant l'une que

l'autre à première vue, disait-il, et peut-être qu'à la seconde vue, je me déciderais pour le courage encore plus que pour l'argent. Mais Brulette n'a pas assez de l'un ni de l'autre pour tenter un homme sage.

Je voyais bien que mon père avait raison ; mais les beaux yeux et les douces paroles de ma cousine avaient encore plus raison que lui avec moi et avec tous les autres jeunes gens qui la recherchaient : car vous pensez bien que je n'étais pas le seul, et que, dès l'âge de quinze ans, elle se vit entourée de marjolets de ma sorte, qu'elle savait retenir et gouverner

comme son esprit l'y avait porté de bonne heure. On peut dire qu'elle était née fière et connaissait son prix avant que les compliments lui en eussent donné la mesure. Aussi aimait-elle la louange et la soumission de tout le monde. Elle ne souffrait point qu'on fût hardi avec elle, mais elle souffrait bien qu'on y fut craintif, et j'étais, comme bien d'autres, attaché à elle par une forte envie de lui plaire, en même temps que dépité de m'y trouver en trop grande compagnie.

Nous étions deux, pourtant, qui avions permission de lui parler d'un peu plus

près de lui, donner du *toi*, et de la suivre jusqu'en sa maison quand elle revenait avec nous de la messe ou de la danse. C'était Joseph Picot et moi; mais nous n'en étions pas plus avancés pour ça, et peut-être que, sans nous le dire, nous nous en prenions l'un à l'autre.

Joseph était toujours à la métairie de l'Aulnières, à une demi-lieue de chez Brulet et moitié demi-lieue de chez moi.

Il avait passé laboureur, et sans être beau garçon, il pouvait le paraître aux yeux qui ne répugnent point aux figures

tristes. Il avait la mine jaune et maigre, et ses cheveux bruns, qui lui tombaient à plat sur le front et au long des joues, le rendaient encore plus chétif dans son apparence. Il n'était cependant ni mal fait, ni mal gracieux de son corps, et je trouvais, dans sa mâchoire sèchement coudée, quelque chose que j'ai toujours observé être contraire à la faiblesse. On le jugeait malade parce qu'il se mouvait lentement et n'avait aucune gaîté de jeunesse; mais, le voyant très souvent, je savais qu'il était ainsi de sa nature et ne souffrait d'aucun mal.

C'était pourtant un ouvrier très mé-

diocre à la terre, pas très soigneux aux bestiaux et d'un caractère qui n'avait rien d'aimable.

Son gage était le plus bas qu'on puisse payer dans un domaine à un valet de charrue, et encore s'étonnait-on que son maître le voulut bien garder si longtemps, car il ne savait rien faire prospérer aux champs ni à l'étable. Mèmement quand on l'en reprenait, il avait un air de dépit si farouche qu'on ne savait que penser. Mais le père Michel assurait qu'il n'avait jamais fait aucune mauvaise réponse, et il aimait mieux ceux qui se soumettent sans rien dire, même en fai-

sant la grimace, que ceux qui flattent et qui trompent en caressant.

Sa grande fidélité et le mépris qu'en toutes choses il marquait pour les actions injustes, le faisaient donc estimer de son maître, lequel disait encore de lui que c'était grand dommage de voir un garçon si honnête et si sage, avoir les bras si mols et le cœur si indifférent à son ouvrage. Mais tel qu'il était, il le gardait par habitude, et aussi par considération pour le père Brulet qui était un de ses amis très ancien.

Dans ce que je viens de vous dire de

lui, vous ne voyez point qu'il dût plaire aux filles. Aussi ne le regardaient-elles que pour s'étonner seulement de ne jamais rencontrer ses yeux, qui étaient grands et clairs comme ceux d'une chouette et semblaient ne lui servir de rien.

Et cependant, j'étais toujours jaloux de lui, parce que Brulette lui marquait toujours une attention qu'elle n'avait pour personne et qu'elle m'obligeait d'avoir aussi. Elle ne le taboulait plus et marquait de vouloir accepter son humeur telle que Dieu l'avait tournée, sans se fâcher ni s'inquiéter de rien. Ainsi, elle lui passait de manquer de galanterie,

et mèmement de politesse, elle qui en exigeait tant de la part des autres. Il pouvait faire mille sottises, comme de s'asseoir sur la chaise qu'elle quittait et de la laisser en chercher une autre; de ne point lui ramasser ses pelottes de laine ou de fil quand elles venaient à choir ; de lui couper la parole, ou de casser quelque épelette ou ustensile à son usage : et jamais elle ne lui disait un mot d'impatience, tandis qu'elle me grondait et me plaisantait, s'il m'arrivait d'en faire seulement le quart.

Et puis, elle prenait soin de lui comme s'il eut été son frère. Elle avait toujours

un morceau de viande en réserve, quand il la venait voir, et, soit qu'il eut faim ou non, le lui faisait manger, disant qu'il avait besoin de se nourrir le sang et de se renforcer l'estomac. Elle avait l'œil à ses hardes ni plus ni moins que la Mariton, et mêmement s'enchargeait de les renouveler, disant que la mère n'avait point le temps de coudre et de tailler. Et enfin, elle menait souvent pâturer ses bêtes du côté où il travaillait, et causait avec lui, encore qu'il causât bien peu et bien mal quand il s'y essayait.

Et en outre, elle ne souffrait point

qu'on fit mépris ou moquerie de son air triste ou de sa figure ébervigée. Elle répondait à toutes les critiques qu'on en voulait faire, en disant qu'il n'avait pas une bonne santé, qu'il n'était pas plus sot que les autres, que s'il ne parlait mie, il n'en pensait pas moins, enfin qu'il valait mieux se taire que de parler pour ne rien dire.

J'avais quelquefois bonne envie de la contre-carrer, mais elle m'arrêtait vite, en disant :

— Il faut, Tiennet, que tu aies bien mauvais cœur d'abandonner ce pauvre

gars à la risée des autres, au lieu de le défendre quand on lui fait de la peine. Je l'aurais cru meilleur ami pour lui et meilleur parent pour moi. Alors, je faisais sa volonté et défendais Joseph, ne voyant cependant pas quelle maladie ou quelle affliction il pouvait avoir, à moins que la défiance et la paresse ne fussent infirmités de nature, comme possible était, encore qu'il me parut au pouvoir de l'homme de s'en guérir.

De son côté, Joseph, sans me marquer d'aversion, me regardait aussi froidement que le reste du monde, et ne me témoi-

gnait point tenir compte de l'assistance qu'il recevait de moi en toute rencontre; et, soit qu'il fut épris de Brulette comme les autres, soit qu'il ne le fût que de lui-même, souriait d'une étrange manière et prenait quasiment un air de mépris pour moi quand elle me donnait la plus petite marque d'amitié.

Un jour qu'il avait poussé la chose jusqu'à lever les épaules, je résolus d'en avoir explication avec lui, aussi doucement que possible, pour ne point fâcher ma cousine, mais assez franchement pour lui faire sentir qu'étant souffert par moi auprès d'elle avec tant de patience, il de-

vait m'y souffrir avec le même égard; mais, comme il y avait d'autres amoureux de Brulette autour de nous, je remis mon dessein à la première occasion où je le trouverais seul, et, à cette fin, j'allai, au lendemain, le joindre en un champ où il travaillait.

Je fus étonné de l'y trouver justement en compagnie de Brulette, qui était assise sur les racines d'un gros arbre, au revers du fossé où il était censé couper de l'épine pour faire des bouchures. Mais il ne coupait rien du tout, et, pour tout travail, chapusait quelque chose qu'il mit vîtement dans sa poche, dès qu'il me

vit, fermant son couteau et s'accotant de causer, comme si j'eusse été son maître le prenant en faute, ou comme s'il était en train de dire à ma cousine des choses bien secrètes où je le venais déranger.

J'en fus si troublé et fâché que j'allais me retirer sans rien dire, quand Brulette m'arrêta, et, se remettant à filer, car elle aussi avait mis de côté son ouvrage en causant avec lui, me dit de m'asseoir auprès d'elle.

Il me parut que c'était une avance pour endormir mon dépit et je m'y refusai, disant que le temps n'engageait guère à s'arrêter dans les fossés. De vrai, il faisait,

sinon froid, du moins très humide; le dégel rendait les eaux troubles et les herbes fangeuses. Il y avait encore de la neige dans les sillons, et le vent était désagréable. Il fallait, à mon sens, que Brulette trouvât Joseph bien intéressant pour mener ses ouailles dehors ce jour-là, elle qui les faisait si souvent et si volontiers garder par sa voisine.

— Joset, dit Brulette, voilà notre ami Tiennet qui boude, parce qu'il voit que nous avons un secret tous les deux. Ne veux-tu point que je lui en fasse part? Son conseil n'y gâterait rien, et il te dirait ce qu'il pense de ton idée.

— Lui? dit Joseph, qui recommença à lever les épaules comme il avait fait la veille.

— Est-ce que le dos te démange quand tu me vois? lui dis-je, un peu émalicé. Je te pourrais bien gratter d'une manière qui t'en guérirait une bonne fois.

Il me regarda en dessous, comme prêt à mordre; mais Brulette lui toucha doucement l'épaule du bout de sa quenouille, et, l'appelant ainsi à elle, lui parla dans l'oreille : — Non, non, répondit-il, sans prendre la peine de me cacher sa réponse. Tiennet n'est bon à rien pour me conseil-

ler; il n'y connaît pas plus que ta chèvre; et si tu lui dis la moindre chose, je ne te dirai plus rien. » Là-dessus, il ramassa sa tranche et sa serpe et s'en alla travailler plus loin.

— Allons, me dit Brulette en se levant pour rassembler ses ouailles, le voilà encore mécontent; mais va, Tiennet, ça n'est rien de sérieux, je connais sa fantaisie, il n'y a rien à y faire, et le mieux, c'est de ne pas le tourmenter. C'est un garçon qui a une petite folleté dans la tête depuis qu'il est au monde. Il ne sait ni ne peut s'en expliquer, et le mieux est de le laisser tranquille; car si on l'assassine de

questions, il se prend à pleurer et on lui fait de la peine pour rien.

— M'est avis pourtant, cousine, dis-je à Brulette, que tu sais bien le confesser.

— J'ai eu tort, répondit-elle. Je pensais qu'il avait une plus grosse peine. Celle qu'il a te ferait rire si je pouvais te la raconter; mais puisqu'il ne veut la dire qu'à moi, n'y pensons plus.

— Si c'est peu de chose, lui dis-je encore, tu n'en prendras peut-être plus tant de souci.

— Tu trouves donc que j'en prends trop? dit-elle. Est-ce que je ne dois pas ça à la femme qui l'a mis au monde et qui m'a élevée avec plus de soins et de caresses que son propre enfant?

— Voilà une bonne raison, Brulette. Si c'est la Mariton que tu aimes dans son fils, à la bonne heure; mais, alors, je souhaiterais d'avoir la Mariton pour ma mère : ça me vaudrait encore mieux que d'être ton cousin.

— Laisse donc dire des sottises comme ça à mes autres galants, répondit Brulette en rougissant un peu; car aucun compli-

ment ne l'avait jamais fâchée, encore qu'elle se donnât l'air d'en rire.

Et, comme nous sortions du champ, juste vis-à-vis de ma maison, elle y entra avec moi pour dire bonjour à ma sœur.

Mais ma sœur était sortie et, à cause de ses moutons qui étaient sur le chemin, Brulette ne la voulut pas attendre. Pour la retenir un peu, j'inventai de lui retirer ses sabots pour en ôter les galoches de neige et les embraiser; et, la tenant ainsi par les pattes, puisqu'elle fut obligée de s'asseoir en m'attendant, j'essayai de

lui dire, mieux que je n'avais encore osé faire, l'ennui que l'amour d'elle m'avait amassé sur le cœur.

Mais voyez le diable! jamais je ne pus trouver le fin mot de ce discours-là. J'aurais bien lâché le second et le troisième, mais le premier ne put sortir. J'en avais la sueur au front. La fillette aurait bien pu m'aider, si elle l'eût voulu, car elle connaissait l'air de ma chanson; d'autres le lui avaient déjà seriné; mais, avec elle, il fallait de la patience et du ménagement, et encore que je ne fusse point tout-à-fait nouveau dans les discours de galanterie, ce que j'en avais

échangé avec d'autres moins difficiles que Brulette, à seules fins de m'enhardir, ne m'avait rien enseigné de bon à dire à une jeunesse d'un grand prix comme était ma cousine.

Tout ce que je sus faire, fut de revenir sur la critique de son favori Joset. Elle en rit d'abord, et peu à peu, voyant que j'en voulais faire un blâme sérieux, elle prit un air plus sérieux encore. — Laissons ce pauvre malheureux tranquille, dit-elle : il est assez à plaindre.

— Mais en quoi, et pourquoi ? m'écriai-je impatienté. Est-il poitrinaire ou

enragé, que tu crains tant qu'on y touche?

— Il est pis que ça, répondit Brulette. Il est égoïste.

Égoïste était un mot de M. le curé, que Brulette avait retenu et qui n'était point usité chez nous de mon temps. Comme Brulette avait une grande mémoire, elle disait comme cela quelquefois des paroles que j'aurais pu retenir aussi, mais que je ne retenais, et partant, n'entendais point.

J'eus la mauvaise honte de ne pas oser

lui en demander l'explication et d'avoir l'air de m'en payer. Je m'imaginai d'ailleurs que c'était une maladie mortelle que Joseph avait, et qu'une si grande disgrâce condamnait toutes mes injustices.

Je demandai pardon à Brulette de l'avoir tourmentée, ajoutant : — Si j'avais su plus tôt ce que tu me dis, je n'aurais eu ni fiel ni rancune contre ce pauvre garçon.

— Comment ne t'en es-tu jamais aperçu ? reprit-elle. Ne vois-tu pas comme il se laisse prévenir et obliger, sans avoir ja-

mais l'idée d'en faire un remerciement? Comme le moindre oubli l'offense, comme la moindre plaisanterie le choque, comme il boude et souffre à toute chose qui ne serait point remarquée d'un autre, et comme il faut toujours mettre du sien dans l'amitié qu'on a pour lui, sans qu'il comprenne que ce n'est point son dû, mais le rendu qu'on fait à Dieu, pour l'amour du prochain?

— C'est donc l'effet de sa maladie? dis-je, un peu intrigué des explications de Brulette.

— N'est-ce point la pire qu'on puisse avoir dans le cœur? répondit-elle.

— Et sa mère sait-elle qu'il a comme ça dans le cœur une maladie sans remède ?

— Elle s'en doute bien, mais tu comprends que je ne lui en parle point, de crainte de l'affliger.

— Et n'a-t-on point tenté quelque chose pour sa guérison ?

— J'y ai fait et j'y ferai encore mon possible, répondit-elle, continuant un propos où l'on ne s'entendait pas du tout ; mais je crois que mes ménagements augmentent son mal.

— Il est bien vrai, ajoutai-je, après avoir réfléchi, que ce garçon a toujours eu, dans son air, quelque chose de singulier. Ma grand'mère qui est morte, et tu sais qu'elle se piquait de connaissances sur l'avenir, disait qu'il avait le malheur écrit sur la figure, et qu'il était condamné à vivre dans les peines, ou à mourir dans la fleur de ses ans, à cause d'une ligne qu'il avait dans le front ; et, depuis ce temps-là, je te confesse que quand Josef se chagrine, je crois voir cette ligne de disgrâce, encore que je ne sache point où ma grand'mère la voyait. Alors, j'ai comme peur de lui, ou plutôt de son destin, et je me sens porté à lui épargner tout reproche et tout

malaise, comme à quelqu'un qui n'a pas longtemps à jouir de la vie.

— Bah! répondit Brulette en riant, voilà les rêveries de ma grand'tante; je me les rappelle bien. Ne t'a-t-elle point dit aussi que les yeux clairs, comme sont ceux de Joseph, voyent les esprits et toutes choses cachées? Mais moi, je n'en crois rien, non plus qu'au danger de mort pour lui. On vit longtemps avec l'esprit fait comme il l'a; on se soulage en tourmentant les autres, et on peut bien les enterrer tous, en les menaçant à toute heure de se laisser mourir.

Je n'y comprenais plus rien, et j'allais

questionner encore, quand Brulette me redemanda ses sabots où elle fourra lestement ses pieds, bien qu'ils fussent si petits que je n'avais pas pu y fourrer ma main. Alors, rappelant son chien et retroussant sa jupe, elle me laissa tout soucieux et tout ébahi de ce qu'elle m'avait conté, et aussi peu avancé avec elle que le premier jour.

Le dimanche suivant, comme elle partait pour la messe de Saint-Chartier, où elle allait plus volontiers qu'à celle de notre paroisse, à cause que l'on dansait sur la place entre la messe et les vêpres, je lui demandai de l'accompagner.

— Non, me dit-elle, j'y vas avec mon grand'père, et il n'aime point à me voir suivie sur les chemins par un tas de galants.

— Je ne suis point un tas de galants, lui dis-je; je suis ton cousin, et jamais mon oncle ne m'a ôté de son chemin.

— Eh bien, reprit-elle, ôte-toi du mien pour aujourd'hui seulement; mon père et moi nous voulons causer avec Joset qui est là dans la maison et qui doit nous suivre à la messe.

— C'est donc qu'il vient vous demander

en mariage, et que vous êtes bien aise de l'écouter ?

— Est-ce que tu es fou, Tiennet ? Après ce que je t'ai dit de Joset ?

— Tu m'as dit qu'il avait une maladie qui le ferait vivre plus longtemps qu'un autre, et je ne vois pas en quoi ça peut me tranquilliser.

— Te tranquilliser de quoi ? fit Brulette étonnée. Quelle maladie ? Où as-tu égaré tes esprits ? Allons, je crois que tous les hommes sont fous !

Et, prenant le bras de son grand'père qui venait à elle avec Joseph, elle partit légère comme un duvet et gaie comme une fauvette, tandis que mon brave homme d'oncle, qui ne voyait rien au dessus d'elle, souriait aux passants et avait l'air de leur dire : « Ce n'est pas vous qui avez une fille pareille à montrer! »

Je les suivis de loin pour voir si Joseph se familiariserait avec elle en chemin, s'il lui prendrait le bras, si le vieux les laisserait aller ensemble. Il n'en fut rien. Joseph marcha tout le temps à la gauche de mon oncle, tandis que Brulette mar-

chait à droite, et ils avaient l'air de causer sérieusement.

A la sortie de la messe, je demandai à Brulette de danser avec moi. — Oh! tu t'y prends bien tard, me dit-elle, j'ai promis au moins quinze bourrées et il faudra que tu reviennes vers l'heure de vêpres.

Ce n'était pas Joseph qui, dans cette affaire-là, pouvait me donner du dépit, car il ne dansait jamais, et, pour m'ôter celui de voir Brulette entourée de ses autres amoureux, je suivis Joseph à l'auberge du *Bœuf-Couronné*, où il allait voir

sa mère et où je voulais tuer le temps avec quelques amis.

J'étais un peu fréquentier du cabaret, comme je vous ai dit : non à cause de la bouteille, qui ne m'a jamais mis hors de sens, mais pour l'amour de la compagnie, de la causette et de la chanson. J'y trouvai plusieurs garçons et filles de connaissance avec lesquels je m'attablai, tandis que Joseph s'assit dans un coin, ne buvant goutte, ne disant mot, et se tenant là pour contenter sa mère, qui, tout en allant et venant, était bien aise de le voir et de lui dire un mot par ci par là. Je ne sais point si Joseph eût pensé à

l'aider dans la peine qu'elle avait à servir, tant de monde; mais Benoit n'eût point souffert qu'un garçon si distrait tournât et virât dans ses écuelles et dans ses bouteilles.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de défunt Benoit. C'était un gros homme de haute mine, un peu rude en paroles, mais bon vivant et beau diseur dans l'occasion. Il était assez juste pour faire de la Mariton l'estime qu'il devait, car c'était, à vrai dire, la reine des servantes, et jamais la maison n'avait été mieux achalandée que depuis qu'elle y régnait.

La chose que le père Brulet avait annoncée à cette femme n'était cependant point arrivée. Le danger de son état l'avait guérie de la coquetterie, et elle faisait respecter sa personne aussi bien que la propriété de son bourgeois. Pour le vrai, c'était, avant tout, pour son fils qu'elle avait rangé son idée à un travail et à une prudence plus sévères que son naturel ne s'y portait de lui-même. C'était une si bonne mère en cela, qu'au lieu de perdre de l'estime, elle s'en était attirée davantage depuis qu'elle était servante de cabaret; et c'est là une chose qui ne se voit point souvent dans nos campagnes, ni ailleurs, que j'aie ouï dire.

En voyant Joseph plus blême et plus soucieux encore que d'habitude, je ne sais comment ce que ma grand'mère m'avait dit de lui, joint à la maladie, singulière dans mon idée, que lui imputait Brulette, me frappa l'esprit et me toucha le cœur. Sans doute, il me gardait rancune de quelque parole dure qui m'était échappée. Je souhaitai la lui faire oublier, et, le forçant à venir s'asseoir à notre tablée, je m'imaginai de le griser un peu par surprise, pensant comme tous ceux de mon âge, qu'une petite fumée de vin blanc dans les esprits, est souveraine pour dissiper la tristesse.

Joseph, qui était peu attentionné aux actions d'autour de lui, laissa remplir son verre et pousser son coude si souvent que tout autre en aurait senti l'effet. Pour ceux qui l'incitaient à boire, et qui payèrent d'exemple sans réflexion, il y en eut bien vite trop ; et, pour moi, qui voulais garder mes jambes pour la danse, je m'arrêtai d'abord que je sentis qu'il y en avait assez. Joseph tomba dans une grande contemplation, appuya ses deux coudes sur la table et ne parut pas plus lourd ni plus léger qu'auparavant.

On ne faisait plus attention à lui ; chacun riait ou jacassait pour son compte, et

l'on se mit à chanter, comme on chante quand on a bu, chacun dans son ton et dans sa mesure, une tablée disant son refrain à côté d'une autre tablée qui dit le sien, et tout ça ensemble, faisant un sabbat de fous à casser la tête, le tout pour se porter à rire et à crier d'autant plus qu'on ne s'entend pas.

Joseph resta là sans broncher, nous regardant, d'un air étonné, un bon bout de temps. Puis, il se leva et partit sans rien dire.

Je pensai qu'il était peut-être malade, et je le suivis. Mais il marchait droit et vite, comme un homme que le vin n'a point en-

lamé, et il s'en alla si loin, si loin, en remontant la côte au-dessus de la ville de Saint-Chartier, que je le perdis de vue et revins sur mes pas afin de ne point manquer ma bourrée avec Brulette.

Elle dansait si joliment, ma Brulette, que tout un chacun la mangeait des yeux. Elle était folle de la danse, de la toilette et des compliments : mais elle n'encourageait personne à lui conter du sérieux, et quand les vêpres furent sonnées, elle s'en alla, sage et fière, à l'église, où elle priait bien un peu, mais où elle n'oubliait guère que tous les regards étaient braqués sur elle.

Moi, je songeai que je n'avais point payé ma dépense au *Bœuf Couronné*, et j'y retournai pour compter avec la Mariton, laquelle en prit occasion de me demander par où son garçon avait passé.

— Vous l'avez fait boire, dit-elle, et ce n'est point sa coutume. Vous devriez bien au moins ne pas le laisser courir seul. Un malheur vient si vite !

TROISIÈME VEILLÉE.

TROISIÈME VELLÉE

Je remontai la côte et pris le chemin que j'avais vu prendre à Joseph. Je m'enquis de lui le long de la route et n'en eus point nouvelles, sinon qu'on l'avait bien vu passer, mais non revenir.

Ça me mena jusqu'au droit de la forêt, où j'allai questionner le forestier, dont la maison, qui est une pièce fort ancienne, surmonte un grand morceau de brande couché en pente. C'est un endroit bien triste, malgré qu'on y voie de loin, et où il ne pousse, à la lisière des taillis de chêne, que de la fougère et des ajoncs.

Le garde forestier était, dans ce temps-là, Jarvois mon parrain, natif de Verneuil. Sitôt qu'il me vit, comme je n'allais pas souvent me promener si loin, il me fit tant de fête et d'amitié qu'il n'y eût pas moyen de s'en aller.

— Ton camarade Joseph est venu céans,

il y a tantôt une heure, me dit-il, pour nous demander si les charbonniers étaient dans la forêt ; sans doute que son maître lui aura commandé de s'en enquérir. Il n'était ni dérangé en paroles, ni mal porté sur ses jambes, et il a monté jusqu'au gros chêne. Tu n'as donc point à t'en inquiéter, et puisque te voilà, il faut boire une bouteille avec moi et attendre que ma femme revienne de quérir ses vaches, car elle serait fâchée si tu partais sans l'avoir vue.

N'ayant plus sujet de me tourmenter, je restai chez mon parrain jusque vers le coucher du soleil. C'était environ la mi-

février, et, voyant venir la nuit, je fis mes adieux et pris le chemin d'en sus, afin de gagner Verneuil et de m'en retourner tout droit chez nous par la route aux Anglais, sans repasser par Saint-Chartier où je n'avais plus que faire.

Mon parrain m'expliqua un peu mon chemin, car je n'avais traversé la forêt qu'une ou deux fois en ma vie. Vous savez que, dans le pays d'ici, nous ne courons guère au loin, surtout ceux de nous qui se donnent au travail de la terre, et qui vivent autour des habitations comme des poussins à l'entour de la mue.

Aussi, malgré que l'on m'avait bien averti, je donnai trop sur ma gauche, et, au lieu de rencontrer la grande allée de chênes, je me trouvai dans les bouleaux, à une bonne demi-lieue du point que j'aurais dû gagner.

La nuit était tout-à-fait tombée et je n'y voyais plus goutte, car, en ce temps, la forêt de Saint-Chartier était encore une belle forêt, rapport non à son étendue, qui n'a jamais été de conséquence, mais à l'âge des arbres, qui ne laissaient guère passer de clarté entre le ciel et la terre. Ce qu'elle y gagnait en verdeur et fierté, elle vous le faisait payer du reste.

Ce n'était que ronces et fretats, chemins défoncés et ravines d'une bourbe noire et légère, où l'on ne tirait pas trop la semelle, mais où l'on s'enfonçait jusqu'aux genoux quand on s'écartait un peu du tracé. Si bien que, perdu sous la futaie, déchiré et embourbé dans les éclaircies, je commençais à maugréer contre la mauvaise heure et le mauvais endroit.

Après avoir pataugé assez longtemps pour en avoir chaud, malgré que la soirée fût bien fraîche, je me trouvai dans des fougères sèches, si hautes, que j'en avais jusqu'au menton, et en levant les yeux devant moi, je vis, dans le gris de la nuit,

comme une grosse masse noire au milieu de la lande.

Je connus que ce devait être le chêne, et que j'étais arrivé au fin bout de la forêt. Je n'avais jamais vu l'arbre, mais j'en avais ouï parler, pour ce qu'il était renommé un des plus anciens du pays, et par le dire des autres, je savais comment il était fait. Vous n'êtes point sans l'avoir vu. C'est un chêne bourru, étêté de jeunesse par quelque accident, et qui a poussé en épaisseur ; son feuillage, tout desséché par l'hiver, tenait encore dru, et il paraissait monter dans le ciel comme une roche.

J'allais tirer de ce côté-là, pensant que j'y trouverais la sente qui coupait le bois en droite ligne, lorsque j'entendis le son d'une musique, qui était approchant celui d'une cornemuse, mais qui menait si grand bruit, qu'on eût dit d'un tonnerre.

Ne me demandez point comment une chose qui aurait dû me rassurer en me marquant le voisinage d'une personne humaine, m'épeura comme un petit enfant. Il faut bien vous dire que, malgré mes dix-neuf ans et une bonne paire de poings que j'avais alors, du moment que je m'étais vu égaré dans le bois, je m'étais senti

mal tranquille. Ce n'est pas pour quelques loups qui descendent, de temps en temps, des grands bois de Saint-Aoust dans cette forêt-là, que j'aurais manqué de cœur, ni pour la rencontre de quelque chrétien mal intentionné. J'étais enfroidi de cette sorte de crainte qu'on ne peut pas s'expliquer à soi-même, parce qu'on ne sait pas trop où en est la cause. La nuit, la brume d'hiver, un tas de bruits qu'on entend dans les bois et qui sont autres que ceux de la plaine, un tas de folles histoires qu'on a entendu raconter, et qui vous reviennent dans la tête, enfin, l'idée qu'on est esseulé loin de son endroit; il y a de quoi vous troubler l'es-

prit quand on est jeune, voire quand on ne l'est plus.

Moquez-vous de moi si vous voulez. Cette musique, dans un lieu si peu fréquenté, me parut endiablée. Elle chantait trop fort pour être naturelle, et surtout elle chantait un air si triste et si singulier, que ça ne ressemblait à aucun air connu sur la terre chrétienne. Je doublai le pas, mais je m'arrêtai étonné d'un autre bruit. Tandis que la musique braillait d'un côté, une clochette sonnait de l'autre, et ces deux résonnances venaient sur moi, comme pour m'empêcher d'avancer ou de reculer.

Je me jetai de côté en me baissant dans les fougères; mais, au mouvement qui s'ensuivit, quelque chose fit feu des quatre pieds tout auprès de moi, et je vis un grand animal noir, que je ne pus envisager, bondir, prendre sa course et disparaître.

Tout aussitôt, de tous les points de la fougeraie, sautèrent, coururent, trépignèrent une quantité d'animaux pareils, qui me parurent gagner tous vers la clochette et vers la musique, lesquelles s'entendaient alors comme proches l'une de l'autre. Il y avait peut-être bien deux cents de ces bêtes, mais j'en vis au moins trente

mille, car la peur me galopait rude, et je commençais à avoir des étincelles et des taches blanches dans la vue, comme la frayeur en donne à ceux qui ne s'en défendent point.

Je ne sais par quelles jambes je fus porté auprès du chêne; je ne sentais plus les miennes. Je me trouvai là, tout étonné d'avoir fait ce bout de chemin comme un tourbillon de vent, et, quand je repris mon souffle, je n'entendis plus rien, au loin ni auprès; je ne vis plus rien, ni sous l'arbre, ni sur la fougeraie; et je ne fus pas bien sûr de n'avoir point rêvé un sabbat de musique folle et de mauvaises bêtes.

Je commençais à me ravoir et à regarder en quel lieu j'étais. La branchure du chêne couvre une grande place herbue, et il y faisait si obscur que je ne voyais point mes pieds ; si bien que je me heurtai contre une grosse racine et tombait les mains en avant, sur le corps d'un homme qui était allongé là comme mort ou endormi. Je ne sais point ce que la peur me fit dire ou crier, mais ma voix fut reconnue, et tout aussitôt celle de Josel me répondit : — C'est donc toi, Tiennet? Et qu'est-ce que tu viens faire ici à pareille heure?

— Et toi-même, qu'y fais-tu, mon vieux?

lui dis-je, bien content et bien consolé de le trouver là. Je t'ai cherché tout le tantôt; ta mère a été en peine de toi, et je te croyais retourné vers elle depuis longtemps.

— J'avais affaire par ici, répondit-il, et, avant de m'en aller, je me reposais là, voilà tout.

— Tu n'as donc pas peur de te trouver comme ça, de nuit, dans un endroit si laid et si triste?

— Peur? de quoi, et pourquoi, Tiennet? je ne l'entends point!

J'eus honte de lui confesser combien j'avais été sot. Cependant, je me risquai à lui demander s'il n'avait pas vu du monde et des bêtes dans la clairière.

— Oui, oui, répondit-il ; j'ai vu beaucoup de bêtes, et du monde aussi, mais tout ça n'est pas bien méchant, et nous pouvons nous en aller tous deux sans que mal nous en arrive.

Je m'imaginai, à sa voix, qu'il se gaussoit un peu de ma frayeur, et je quittai le chêne avec lui ; mais quand nous fûmes hors de son ombrage, il me sembla que Josel n'avait ni sa taille ni sa figure des autres

fois. Il me paraissait plus grand, portant plus haut la tête, marchant d'un pas plus vif, et parlant avec plus de hardiesse. Ça ne me rassura point, car toutes sortes de folies me traversèrent la remembrance. Ce n'était point seulement par ma grand-mère que je m'étais laissé conter que les gens qui ont la figure blanche, l'œil vert, l'humeur triste et la parole difficile à comprendre, sont portés à s'accointer avec les mauvais esprits, et, en tout pays, les vieux arbres sont mal famés pour la hantise des sorciers et *des autres*.

Je n'osai respirer tant que nous fûmes dans la fougeraie, je m'attendais tou-

jours à voir repasser ce qui m'était apparu en songe de l'âme ou en vérité des sens. Tout resta tranquille, et il n'y eut d'autre bruit que celui des branches sèches qui se brisaient à notre passage, ou d'un restant de glace qui craquait sous nos pieds.

Joseph, marchant le premier, ne prit point la grande allée, mais coupa à travers le fourré. On eût dit d'un lièvre au fait de tous les recoins, et il me mena si vite au gué de l'Igneraie, sans traverser le bourg des potiers, que je me crus arrivé par enchantement. Là, il me quitta sans avoir desserré les dents, sinon pour me dire qu'il voulait se faire voir à sa mère, puisqu'elle

était en peine de lui, et il reprit le chemin de Saint-Chartier, tandis que je tranchais droit sur ma demeurance par les grands communaux.

Je ne me sentis pas plutôt dans le pays que je connaissais, que mon angoisse me quitta et que j'eus grande honte de ne l'avoir pas surmontée. Sans doute, Joseph m'aurait parlé des choses que je désirais savoir, si je l'eusse questionné; car, pour la première fois, il avait quitté son air endormi, et je lui avais surpris pour un moment, comme un rire dans la voix, et comme une intention d'assistance dans la conduite.

Pourtant, après que j'eus dormi sur l'aventure, mes sens étant bien calmés, je m'assurai de n'avoir point rêvé ce qui s'était passé dans la fougeraie, et je trouvais, dans la quiétise de Joseph, quelque chose de louche. Les bêtes que j'avais vues là, en si grosse quantité, n'étaient point d'une présence ordinaire. Dans nos pays on n'a, par troupeaux, que des ouailles, et ma vision était d'animaux d'une autre couleur et d'une autre mesure. Ce n'était ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chèvres; et on ne souffrait, d'ailleurs, aucun bétail paître dans la forêt.

A l'heure où je vous parle, je trouve que

j'étais bien sot. Pourtant, il y a bien de l'inconnu dans les affaires de ce monde ou l'homme met le nez ; à meilleure enseigne, dans celles dont le bon Dieu s'est réservé le secret.

Tant il y a que je n'osai point questionner Joseph, car si l'on peut être curieux des bonnes idées, on ne doit point l'être des mauvaises, et mêmement, on répugne toujours à se fourrer dans les affaires où l'on peut trouver plus qu'on ne cherche.

QUATRIÈME VEILLÉE.

QUATRIÈME VEILLÉE

Une chose me donna encore plus à penser par la suite des jours. C'est que l'on s'aperçut à l'Aulnières que Joset découchait de temps en temps.

On l'en plaisantait, s'imaginant qu'il avait une amourette : mais on eût beau le suivre et l'observer, jamais on ne le vit s'approcher d'un lieu habité, ni rencontrer une personne vivante. Il s'en allait à travers champs et gagnait le large, si vite et si malignement, qu'il n'y avait aucun moyen de surprendre son secret. Il revenait au petit jour et se trouvait à son ouvrage comme les autres, et, au lieu de paraître las, il paraissait plus léger et plus content qu'à son habitude.

Cela fut observé par trois fois dans le courant de l'hiver, qui eut pourtant grande rigueur et longue durée cette année-là. Il

n'y eût neige ou bise capable d'empêcher Joset de courir de nuit quand l'heure était venue pour sa fantaisie. On s'imagina aussi qu'il était de ceux qui marchent ou travaillent dans le sommeil; mais, de tout cela, il n'était rien comme vous verrez.

Mêmement, la nuit de Noël, comme Véret le sabotier s'en allait faire réveillon chez ses parents à l'Ourouer, il vit sous l'orme Rateau, non pas le géant qu'on dit s'y promener souvent avec son rateau sur l'épaule, mais un grand homme noir qui n'avait pas bonne mine et qui marmonnait tout bas quelque chose avec un autre

homme moins grand et d'une figure un peu plus chrétienne. Véret n'eut pas absolument peur et passa assez près d'eux pour pouvoir écouter ce qu'ils se disaient. Mais dès que les deux autres l'eurent vu, ils se séparèrent ; l'homme noir dévalla on ne sait où, et son camarade, s'approchant de Véret, lui dit d'une voix qui lui parut tout étranglée :

— Où vas-tu donc comme ça, Denis Véret ?

Le sabotier commença de s'étonner, et, sachant qu'on ne doit point répondre aux choses de la nuit, surtout à côté des mau-

vais arbres, il passa son chemin en détournant la tête; mais il fut suivi de celui qu'il jugeait être un esprit, et qui marchait derrière lui, mettant son pas dans le sien.

Quand ils furent en haut de la plaine, le poursuivant tourna à main gauche, disant :

— Bonsoir, Denis Véret!

Et ce ne fut que là que Véret reconnut Joseph et se moqua de lui-même, mais toutefois sans pouvoir s'imaginer pour quel motif et en quelle société il s'était trouvé à l'orme, entre une et deux heures du matin.

Quand cette dernière chose vint à ma connaissance, j'en eus du regret et me fis reproche de n'avoir point détourné Joseph du mauvais chemin qu'il paraissait vouloir prendre. Mais j'avais laissé passer tant de temps là-dessus que je n'osai y revenir. J'en parlai à Brulette qui ne fit que s'en moquer, d'où je commençai à croire qu'ils avaient une amour cachée et que j'avais été pris pour dupe, ainsi que les gens qui voulaient y voir de la magie et n'y voyaient que du feu.

J'en fus plus affligé que courroucé; Joseph si toqué et si mou à l'ouvrage, me paraissait pour Brulette une triste compa-

gnie et un pauvre soutien. Je pouvais bien lui dire, que, sans parler de moi, elle aurait pu faire un meilleur tri; mais je ne m'en sentais point le courage, craignant de la fâcher et de perdre son amitié qui me paraissait encore douce, même sans le restant de ses bonnes grâces.

Un soir, revenant à mon logis, je trouvai Joseph assis au bord de la fontaine qu'on appelle la font de fond. Ma maison, connue alors sous le nom de la croix de Par-Dieu, parce qu'elle se trouvait bâtie auprès d'un carroir de chemins dont on a retranché depuis la moitié, donnait sur cette grande pelouse fine que vous avez vue

vendre et dépecer, comme bien communal et terre vague, il n'y a pas longtemps. C'est grand dommage pour le petit monde qui y nourrissait ses bêtes et qui n'a pu y rien acheter. C'était chemin et pâturage bien large, bien vert, et arrosé, à l'aventure, des belles eaux de la source, qui n'étaient point réglées et s'en allaient de ci et de là sur un herbage court, tondu à toute heure par les troupeaux et réjouissant à voir par son étendue.

Je me contentais de dire bonsoir à Joseph, quand il se leva et se mit à marcher à mon côté, cherchant à avoir conversation avec moi, et paraissant si agité que

j'en fus inquiet. — Qu'est-ce que tu as donc? lui dis-je enfin, voyant qu'il parlait tout de travers et se tourmentait le corps de soupirs et de contorsions comme s'il eût passé dans une fourmilière.

— Tu me demandes ça? dit-il avec impatience. Ça ne te fait donc rien? Tu es donc sourd?

— Qui? quoi? qu'est-ce que c'est? m'écriai-je, pensant qu'il avait quelque vision, et ne me souciant pas d'en avoir ma part.

Puis, j'écoutai et saisis tout au loin le

son d'une musette qui me parut n'avoir rien que de naturel.

— Eh bien, lui dis-je, c'est quelque cornemuseux qui revient d'une noce du côté de la Berthenoux ? En quoi est-ce que ça te gêne ?

Joseph répondit d'un air assuré :—C'est la musette à Carnat, mais ce n'est point lui qui en joue... C'est quelqu'un qui est encore plus maladroit que lui !

— Maladroit ? Tu trouves Carnat maladroit sur la musette ?

— Maladroit de ses mains, non pas !

mais maladroit de son idée, Tiennet! Oh, le pauvre homme! Il n'est pas digne d'avoir le moyen d'une musette! Et celui qui s'en essaye, à cette heure, mériterait que le bon Dieu lui retire son vent de la poitrine.

— Voilà des choses bien étranges que tu me dis, et je ne sais point où tu les prends. Comment peux-tu connaître que cette musette-là est celle à Carnat? Il me semble, à moi, que musette pour musette, ça braille toujours de la même mode. J'entends bien que celle qui sonne là-bas n'est pas soufflée comme il faut, et que l'air est estropié un si peu; mais ça ne me gêne

point, car je n'en saurais pas faire autant. Est-ce que tu crois que tu ferais mieux ?

— Je ne sais pas! mais, pour sûr, il y en a qui font mieux que ce cornemuseux là, et mieux que Carnat, son maître. Il y en a qui sont dans la vérité de la chose.

— Où les as-tu trouvés? Où sont-ils, ces gens dont tu parles ?

— Je ne sais pas; mais il y a quelque part une vérité, c'est le tout de la rencontrer, puisqu'on n'a pas le temps et le moyen de la chercher.

— C'est donc, Joset, que tu aurais ton

idée tournée à la musiquerie? Voilà qui m'étonnerait bien. Je t'ai toujours connu muet comme une tanche, ne retenant et ne ruminant aucune chanson; car, quand tu t'essayais sur le chalumeau de paille, comme font beaucoup de pâtours, tu changeais tous les airs que tu avais entendus, de telle manière qu'on ne les reconnaissait plus. De ce côté-là, on te jugeait encore plus innocent que tous les enfants innocents qui s'imaginent de cornemuser sur les pipeaux; or, si tu dis que Carnat ne te contente pas, lui qui fait danser si bien en mesure et qui mène ses doigts si subtilement, tu me donnes encore plus à penser que tu n'as pas l'oreille bonne.

— Oui, oui, répondit Joseph; tu as raison de me reprendre, car je dis des sottises, et je parle de ce que je ne sais pas. Or donc, bonne nuit, Tiennet; oublie ce que je t'ai dit, car ça n'est pas ce que j'aurais voulu dire; mais j'y penserai, pour tâcher de te le dire mieux une autre fois.

Et il s'en alla vîtement, comme regrettant d'avoir parlé; mais Brulette, qui sortait de chez nous avec ma sœur, l'arrêta, le ramena vers moi, et nous dit : — Il est temps que ces histoires-là finissent. Voilà ma cousine qui s'en est tant laissé dire, qu'elle tient Joset pour un

loup-garou, et il faut s'expliquer à la fin !

— Qu'il soit donc fait selon ton vouloir, répondit Joseph, car je suis fatigué de passer pour sorcier, et j'aime encore mieux passer pour imbécille.

— Non, tu n'es ni imbécille, ni fou, reprit Brulette, mais tu es bien obstiné, mon pauvre Josef! Sache donc, Tiennet, que ce gars-là n'a rien de mauvais dans la tête, sinon une fantaisie de musique qui n'est pas si déraisonnable que dangereuse.

— Alors, répondis-je, je comprends ce

qu'il me disait tout-à-l'heure; mais où diable a-t-il pris pareille idée?

— Un petit moment! reprit Brulette; ne le fâchons pas injustement; ne te dépêche pas de dire qu'il est incapable de musiquer; car tu penses peut-être, comme sa mère et comme mon grand' père, qu'il a l'esprit bouché à cela, comme autrefois au catéchisme. Moi, je dirai que c'est toi, et mon grand' père, et la bonne Mariton qui n'y connaissez rien. Joseph ne peut chanter, non qu'il soit court d'haleine, mais parce qu'il ne fait point de son gosier ce qu'il veut; et comme il ne se contente point lui-même, il aime mieux ne

jamais faire usage de sa voix, qui lui est rétive. Alors, bien naturellement, il souhaite de musiquer sur un instrument qui ait une voix en place de la sienne et qui chante tout ce qui vient dans son idée. C'est pour avoir toujours manqué de cette voix d'emprunt, que notre gars a été toujours triste, ou songeur, ou comme ravi en lui-même.

— C'est tout justement comme elle te le dit ! m'observa Joseph, qui paraissait soulagé d'entendre cette belle jeunesse le débarrasser de ses pensées en les rendant compréhensibles pour moi. Mais ce qu'elle ne te dit point, c'est qu'elle a une

voix en ma place, et une voix si douce, si claire, et qui dit si justement les choses entendues, que je prenais déjà, étant petit enfant, mon plus grand plaisir à l'écouter.

— Mais, poursuivit Brulette, nous avions bien quelquefois maille à partir ensemble à ce sujet-là. J'aimais à imiter toutes les petites filles de campagne, qui ont pour coutume, en gardant leurs bêtes, de crier leurs chansons à pleine tête, pour se faire entendre au loin; et comme en criant comme ça, j'outrepassais ma force, je gâtais tout, et je faisais mal aux oreilles de Joset. Et puis, quand je me

suis rangée à chanter raisonnablement, il s'est trouvé que j'avais si bonne mémoire pour retenir toutes choses chantables, celles qui contentent notre gars, comme celles qui l'encolèrent, que plus d'une fois, je l'ai vu me brûler compagnie tout d'un coup et s'en aller sans rien me dire, encore qu'il m'eût priée de chanter. Pour ce qui est de ça, il n'est pas toujours bien honnête ni gracieux; mais comme c'est lui, j'en ris au lieu de m'en fâcher. Je sais bien qu'il y reviendra, car il n'a pas la souvenance certaine, et quand il a entendu quelque chansonnette qu'il ne juge point trop laide, il accourt me la demander, et il est

bien sûr de la trouver dans ma tête.

J'observai à Brulette que Joseph n'ayant pas de souvenance, ne me paraissait point né pour cornemuser.

— Oh dame! c'est là qu'il faut encore retourner ton jugement de l'envers à l'endroit, répondit-elle. Vois-tu, mon pauvre Tiennet, ni toi ni moi, ne connaissons la *vérité de la chose*, comme dit ce gars-là. Mais, à force de vivre avec ses songeries, j'ai fini par comprendre ce qu'il ne sait pas ou n'ose pas dire. La vérité de la chose, c'est que Joset prétend inventer lui-même sa musique, et qu'il l'invente

pour de vrai. Il a réussi à se faire une flûte d'un roseau, et il chante là-dessus, je ne sais comment, car il n'a jamais voulu se laisser ouïr de moi, ni de personne de chez nous. Quand il veut flûter, il s'en va le dimanche, et mêmement la nuit, dans des endroits non fréquentés où il flûte à sa guise ; et quand je lui demande de flûter pour moi, il me répond qu'il ne sait pas encore ce qu'il veut savoir, et qu'il m'en régalera quand ça en vaudra la peine. Voilà pourquoi, depuis qu'il a inventé ce flûteriot, il s'absente tous les dimanches, et quelquefois sur la semaine, pendant la nuit, quand sa musique le tient trop fort.

Tu vois, Tiennet, que toutes ces affaires-là sont bien innocentes ; mais c'est à présent qu'il faut nous expliquer tous les trois, mes amis ; car voilà Joset qui se met dans la volonté d'employer son premier gage (ayant jusqu'à cette heure tout donné en garde à sa mère) à faire achat d'une musette, et comme il dit qu'il est mince ouvrier, et que son cœur voudrait retirer la Mariton de ses fatigues, il prétendrait se faire cornemuseux de son état, parce que, de vrai, on y gagne gros.

— L'idée serait bonne, dit ma sœur, qui nous écoutait, si, pour de vrai, Joseph avait le talent ; mais, avant d'acheter la

musette, m'est avis qu'il faudrait s'assurer de la manière de s'en servir.

— Ça, c'est affaire de temps et de patience, dit Brulette; mais là n'est point l'empêchement. Est-ce que vous ne savez pas que voilà, depuis un tour de temps, le garçon à Carnat qui s'essaye aussi à cornemuser, à seules fins de garder au pays la place de son père?

— Oui, oui, répondis-je, et je vois ce qui en résulte. Carnat est vieux, et on aurait pu avoir sa succession; mais son fils, qui la veut, la gardera, parce qu'il est riche et bien appuyé dans le pays, tandis

que toi, Joset, tu n'as encore ni argent pour acheter ta musette, ni maître pour t'enseigner, ni amis de ta musique pour te soutenir.

— C'est la vérité, répondit Joset tristement. Je n'ai encore que mon idée, mon roseau et *elle!*

Ce disant, il désignait Brulette, qui lui prit la main bien amiteusement en lui répondant :—Joset, je crois bien à ce qui est dans ta tête, mais je ne peux pas être assurée de ce qui en sortira. Vouloir et pouvoir sont deux; songer et ilûter diffèrent grandement. Je sais que tu as dans les oreilles,

ou dans la cervelle, ou dans le cœur, une vraie musique du bon Dieu, parce que j'ai vu ça dans tes yeux quand j'étais petite, et que, plus d'une fois, me prenant sur tes genoux, tu me disais d'un air charmé : — Écoute, ne fais pas de bruit, et tâche de te souvenir. Alors, moi, j'écoutais bien fidèlement, et je n'entendais que le vent qui causait dans les feuillages, ou l'eau qui grelottait au long des cailloux ; mais toi, tu entendais autre chose, et tu en étais si assuré, que je l'étais par contre.

» Eh bien, mon garçon, conserve dans ton secret ces jolies musiques qui te sont

bonnes et douces; mais n'essaye point de faire le ménétrier, car il arrivera ceci ou cela : ou tu ne pourras jamais faire dire à ta musette ce que l'eau et le vent te racontent dans l'oreille; ou bien, si tu deviens musiqueux-fin, les autres petits musiqueux du pays te chercheront noise et t'empêcheront de pratiquer; ils te voudront mal et te causeront des peines, comme ils ont coutume de faire, pour empêcher qu'on n'ait part à leurs profits et à leur renom; ils y mettent de l'intérêt et de la gloriole aussi. Ils sont ici et aux alentours une douzaine, qui ne s'accordent guère entre eux, mais qui s'entendent et se soutiennent pour ne point laisser

pousser de nouvelles graines sur leurs terres. Ta mère, qui entend causer les cornemuseux le dimanche, car ils sont tous gens très asséchés de soif et coutumiers de boire bien avant dans la nuit après les danses, est très chagrinée de te voir penser à entrer dans une pareille corporation. Ils sont rudes et méchants, et toujours des premiers exposés dans les querelles et batteries. L'habitude d'être en fête et chômage les rend ivrognes et dépensiers. Enfin, c'est du monde qui ne te ressemble point, et où tu te gâterais, selon elle. Selon moi, c'est du monde jaloux et porté à la vengeance, qui t'écraserait l'esprit et peut-être le corps. Par ainsi, Josef,

je te prie de reculer au moins ton dessein et d'ajourner ton envie, et mêmement d'y renoncer tout à fait, si ça n'est pas trop demander à ton amitié pour moi, pour ta mère et pour Tiennet.

Comme je soutenais les raisons de Brulette, qui me paraissaient bonnes, Joset fut bien désolé; mais il reprit courage et nous dit :

— Mes amis, je vous suis obligé de vos conseils, qui sont dans l'intention de mes vrais intérêts, je le sais; mais je vous prie de me donner encore liberté d'esprit pour un peu de temps. Quand j'en serai venu

où je crois arriver, je vous prierai de m'entendre flûter ou cornemuser, s'il plait à Dieu que je puisse acheter une musette. Alors, si vous jugez que je suis bon à quelque chose, ma musique vaudra la peine que je m'en serve, et que je soutienne la guerre pour l'amour d'elle. Sinon, je continuerai à piocher la terre, et à me divertir le dimanche avec mon flûtage, sans en tirer profit ni faire ombrage à personne. Promettez-moi ça, et je patienterai.

Nous lui en fîmes promesse pour le tranquilliser, car il paraissait plus choqué de nos craintes que touché de notre intérêt. Je le regardais dans la nuit, qui était

toute semée d'étoiles, et le voyais d'autant mieux que la belle eau de la fontaine était devant nous comme un miroir qui nous renvoyait à la figure la blancheur du ciel. J'observai ses yeux, qui avaient la couleur de l'eau même et qui paraissaient toujours regarder des choses que les autres ne voyaient point.

Un mois environ après ce jour-là, Joseph me vint trouver à la maison. — Le temps est arrivé, me dit-il avec un regard net et une parole sûre, où je veux que les deux seules personnes en qui j'ai confiance, connaissent mon flûter. Je veux donc que Brulette vienne ici demain

soir, parceque nous y serons tranquilles tous les trois. Je sais que tes parens partent le matin pour aller en pélérinage, rapport à la fièvre de ton frère cadet; tu seras donc seul dans ta maison, qui est si bien éloignée dans la campagne que nous ne risquons pas d'être entendus. J'ai averti Brulette, elle est consentante à sortir du bourg à la nuit; je l'attendrai dans le petit chemin, et nous viendrons ici te trouver sans que personne s'en avise. Brulette compte sur toi pour ne jamais parler de ça, et son grand-père, qui veut tout ce qu'elle souhaite, y est consentant aussi, moyennant la parole, que j'ai donnée d'avance.

A l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries pour que les passans (s'il en passait), me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Brulette et de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très épais. Il faisait des bons coups de vent tiède, qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des maisons s'éteindre une à une

dans le bourg; et environ dix minutes après que la dernière fut soufflée, je vis arriver, tout droit devant moi, le jeune couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur les herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je ne les avais vu ni entendu approcher. Je les fis entrer chez nous, où j'avais allumé la lampe, et quand je les vis tous deux, elle toujours si coquettement coiffée et si tranquillement fière, lui toujours si froid et si pensif, je me représentai mal deux amoureux enflammés de tendresse.

Pendant que je causais un peu avec Bru-

lette pour lui faire les honneurs de ma demeurance, qui était assez gentille, et dont j'aurais souhaité qu'elle prît envie, Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chenevottes dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chenevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette. — Vous aurez beau penser, lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son saoûl, je sais, moi, qu'il y a en lui et autour de

lui quelque mystère qu'il ne nous dit pas.

— Bah! fit-elle en riant, parce que Véret le sabotier s'imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme rateau?

— Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je; mais moi, je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.

— Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet? dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu? Tu as vu celui qui est mon ami, et que

je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.

Là dessus, il soufila dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure comme embrâsée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose ; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout ; et, soit que la musique en fut

longue, soit que Joseph y mit du sien, il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, menant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que, dans des moments, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joset faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre, que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh, oh! que je lui dis quand il eût

fini, voilà bien la musique enragée! Où diantre prends-tu tout ça? à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là?

Il ne me fit point réponse, et sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire le mouvement de briser sa flûte entre ses mains; mais, au même moment, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien

étonné de voir qu'elle avait des grosses larmes au long des joues.

Alors, Joseph courut auprès d'elle, et lui prenant vivement les mains : Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement.

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal ; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie ? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette ; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse bien clairement ; mais tu me paraissais comme dans l'âge

où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur les herbes folles, tantôt sur les eaux courantes ; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs, et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulnées remplies d'allouettes, et puis

des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe ; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne peux point t'expliquer du tout.

— C'est bien ! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend, comme dans ce qu'on voit. Oui, oui ! fit-il encore, en se promenant dans la chambre à grandes

enjambées et en élevant sa flûte au dessus de sa tête; ça parle, ce méchant bout de roseau; ça dit ce qu'on pense; ça montre comme avec les yeux; ça raconte comme avec les mots; ça aime comme avec le cœur; ça vit, ça existe! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'éblouvigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre!

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

CINQUIÈME VEILLÉE.

CINQUIÈME VEILLÉE.

Nous le dévisagions, Brulette et moi, car il n'était plus le Joset que nous connaissions. Pour moi, il y avait quelque chose dans tout cela qui me rappelait les histoires qu'on fait chez nous sur les son-

neurs-cornemuseux, lesquels passent pour savoir endormir les plus mauvaises bêtes, et mener à nuitée des bandes de loups par les chemins, comme d'autres mèneraient des ouailles aux champs. Josel n'était point dans une figure naturelle à ce moment-là, devant moi. De chétif et pâlot, il paraissait grandi et amendé, comme je l'avais vu dans la forêt. Il avait de la mine; ses yeux étaient dans sa tête comme deux rayons d'étoiles, et quelqu'un qui l'aurait jugé le plus beau garçon du monde, ne se serait point trompé sur le moment.

Il me paraissait aussi que Brulette en était charmée et ensorcelée, puisqu'elle

avait vu tant d'affaires dans cette flûterie où je n'avais vu que du feu, et j'eus beau vouloir lui représenter que Joset ne ferait jamais danser que le diable avec sa musique, elle ne m'écouta point, et le pria de recommencer.

Il s'y porta bien volontiers, et reprit sur un air qui ressemblait au premier, mais qui n'était pourtant pas le même; d'où je vis que ses idées ne différaient point les unes des autres pour le moment, et qu'il ne voulait en rien se ranger à la mode du pays. En voyant comme Brulette écoutait et paraissait goûter la chose, je fis un effort de ma tête pour la goûter aussi, et il me

parut que je m'accoutumais si bien à cette nouvelle sorte de musique, que j'en étais mouvé aussi au-dedans de moi; car il se fit aussi en moi une songerie, et je crus voir Brulette dansant toute seule au clair d'une belle lune, sous des buissons de blanche épine fleurie, et secouant son tablier rose, comme prête à s'envoler. Mais voilà que, tout d'un coup, il se fit, non loin de là, comme une sonnerie de clochette, pareille à celle que j'avais ouïe sur la fougeraie, et la flûterie de Joset s'arrêta comme coupée net au beau mitant.

Je me réveillai alors de ma fantaisie, et

m'assurai que la clochette n'était point un rêve; que Joseph s'était interrompu de flûter, qu'il se tenait debout, d'un air tout estomaqué, et que Brulette le regardait, non moins étonnée que moi.

Alors toute ma peur me revint. — Joset, que je lui dis sur un ton de reproche, il y en a plus que tu n'en confesses! Ce n'est pas tout seul que tu as appris ce que tu sais, et voilà dehors un compagnon qui te répond malgré toi. Or ça, donne-lui congé vîtement, car je ne serais pas content de l'avoir en ma maison; je t'y ai invité, et non point du tout lui, ni aucun de sa séquelle. Qu'il s'en aille, ou je vas

lui chanter une antienne qui le fâchera bien.

Et disant cela, je pris à la cheminée un vieux fusil à mon père, que je savais chargé de trois balles bénites, car la grand'bête a toujours eu coutume de s'ébattre aux alentours de la font de fond, et encore que je ne l'eusse jamais vue, j'étais toujours prêt à la recevoir, sachant que mes parents la redoutaient grandement, et en avaient été mainte fois molestés.

Joset se prit à rire au lieu de me répondre, et appelant son chien, s'en alla ouvrir la porte. Mon chien, à moi, avait suivi mes parents au pélérinage; si bien que je ne pouvais pas m'assurer si c'était du vrai

monde ou du mauvais qui clochetait au dehors; car vous savez que les animaux et particulièrement les chiens, ont grande connaissance là-dessus et jappent d'une façon qui le fait assavoir aux humains.

Il est bien vrai que Parpluche, le chien à Joset, au lieu de s'enmalicer, avait couru le premier vers la porte, et qu'il sauta dehors bien gaîment quand il la vit ouverte; mais cette bête pouvait être charmée aussi, et, dans tout cela, je ne voyais rien de bon.

Joset sortit, et le vent, qui était redevenu fort, repoussa sitôt la porte entre lui et nous. Brulette, qui s'était levée aussi, fit

mine de la rouvrir pour voir ce que c'était; mais je l'en empêchai vitement, lui remontrant qu'il y avait là-dessous quelque mauvais secret, si bien qu'elle commença aussi d'être épeurée, et de regretter d'être venue là.

— N'ayez crainte, Brulette, que je lui dis; je crois aux méchants esprits, mais ne les redoute point. Ils ne font de mal qu'à ceux qui les recherchent, et tout ce qu'ils peuvent sur les vrais chrétiens, c'est de leur donner frayeur; mais cette frayeur-là, on peut et on doit la combattre. Tenez, dites une prière ; moi, je garderai la porte, et je vous assure que rien de nuisible n'entrera céans.

— Mais ce pauvre gars, répondit Brulette, s'il s'est mis dans un mauvais chemin, ne faudrait-il pas tâcher de l'en retirer?

Je lui fis signe d'avoir à se taire, et, planté derrière la porte, avec mon fusil tout armé, j'écoutai de toutes mes oreilles. Le vent soufflait fort, et la clochette ne s'entendait plus que par moments et en paraissant s'éloigner. Brulette se tenait au fond de la maison, moitié riant, moitié tremblant, car c'était une fille sans grand souci, qui, volontiers se moquait du diable, et qui, pourtant, n'aurait point souhaité d'en faire la connaissance.

Tout-à-coup, j'entendis, non loin de la porte, Joset qui revenait, disant : — Oui, oui ! sitôt la Saint-Jean qui vient ! Merci à vous et au bon Dieu ! Il sera fait comme vous souhaitez, et vous pouvez compter sur ma parole.

Comme il parlait du bon Dieu, je repris confiance, et, ouvrant la porte un petit, j'avisai dehors, où je reconnus, au moyen de la clarté qui sortait de la maison, Joset à côté d'un homme bien vilain à voir, car il était noir de la tête aux pieds, mêmement sa figure et ses mains, et il avait, derrière lui, deux grands chiens noirs comme lui, qui batifollaient avec

celui à Joset. Et alors, il répondit avec une voix si forte que Brulette l'entendit et en trembla, « *Adieu, petit, et à revoir. Ici, Clairin !* »

Il n'eut pas plutôt dit cela, que la clochette sauta et ressauta, et que je vis arriver sur lui un petit cheval maigre, tout hérissé, qui avait des yeux comme des charbons ardents, et, au cou, une sonnette reluisante comme de l'or. — *Va rappeler ton monde !* reprit le grand homme noir. Le petit cheval s'en fut galoppant, suivi des deux chiens, et le maître, donnant une poignée de main à Joseph, s'en fut aussi. Joset rentra, et referma la porte,

me disant d'un air moqueur : « Qu'est-ce que tu fais donc là, Tiennet? — Et toi, Joset, qu'est-ce que tu tiens là? que je répondis, voyant qu'il avait sous le bras un paquet emmaillotté d'une toile noire.

— Ça? dit-il. C'est le bon Dieu qui me l'envoie à l'heure dite! Viens, mon Tiennet, viens, ma Brulette; voyez, voyez le beau présent du bon Dieu!

— Le bon Dieu n'a pas des anges si noirs, lui dis-je, et ne donne rien aux mauvaises pratiques.

— Tais-toi donc, fit Brulette; laissons-le s'expliquer.

Mais elle n'avait pas fini de dire ces trois mots, qu'il se fit, sur le grand chemin herbu de la Font de Fond, comme qui eut dit à vingt pas de la maison, qui n'en était séparée que par son jardin et sa chenevière, un sabbat enragé, comme si deux cents bêtes folles galoppaient à la fois. Et la clochette clochait, les chiens jappaient, et la grosse voix de l'homme noir criait : « Tôt! tôt! ci, ci! à moi, Clairin, encore, encore! Il m'en faut encore trois! A toi, Louveteau, à toi, Satan!... vite, vite, en route! »

Pour le coup, Brulette eut si belle peur, qu'elle se recula de Joseph et vint se

mettre à côté de moi, ce qui me bailla grand courage; et reprenant mon fusil : — Je n'entends pas, dis-je à Joseph, que ton monde vienne se réjouir à nuitée, autour d'ici. Voilà Brulette qui en a assez, et qui souhaiterait bien d'être rendue chez elle. Or ça, finis ton charme, ou je vas donner la chasse à ton sabbat.

Joset m'arrêta comme je sortais. — Reste-là, me dit-il, et ne te mêle pas de ce qui ne te regarde point. Faire se pourrait que tu en eusses regret plus tard. Tiens-toi tranquille, et regarde ce que j'apporte ; tu sauras ensuite ce qui en est.

Comme le vacarme s'en allait se perdant, je consentis à regarder, d'autant que Brulette était comme affolée de savoir ce qu'était ce paquet, et Joseph le défaisant, nous fit voir une musette, si grande, si grosse, si belle, que c'était, de vrai, une chose merveilleuse, et telle que je n'en avais jamais vue.

Elle avait double bourdon, l'un desquels, ajusté de bout en bout, était long de cinq pieds, et tout le bois de l'instrument, qui était de cerisier noir, crevait les yeux par la quantité d'enjolivures de plomb, luisant comme de l'argent fin, qui s'incrustaient sur toutes les jointures.

Le sac à vent était d'une belle peau, chaussée d'une taie d'indienne rayée bleu et blanc; et tout le travail était agencé d'une mode si savante, qu'il ne fallait que bouffer bien petitement pour enfler le tout et envoyer un son pareil à un tonnerre.

— Le sort en est donc jeté ? dit Brulette, que Joseph n'écoutait guère, tant il trouvait d'aise à démonter et à remonter toutes les pièces de sa musette; tu vas donc te faire cornemuseux, Joset, sans égard pour les empêchements qui s'y rencontrent, et pour le souci que ta mère en prend ?

— Je serai cornemuseux, dit-il, quand

je saurai cornemuser. D'ici-là, il poussera du blé sur terre et il tombera des feuilles dans les bois. Ne nous inquiétons point de ce qui sera, enfants! mais sachez ce qui est, et ne m'accusez plus de faire marché avec le diable.

« Celui qui vient de m'apporter cela, n'est ni sorcier, ni démon. C'est un homme un peu rude à l'occasion, son métier l'y oblige, et comme il s'en va passer la nuit pas loin d'ici, je te conseille et te prie, mon ami Tiennet, de n'aller point du côté où il est. Excuse-moi de ne te point dire comme il se nomme et quel est son métier; et mêmement, promets-moi de ne pas dire

que tu l'as vu et qu'il a passé par ici. Cela pourrait lui amener des ennuis, ainsi qu'à nous autres. Sache seulement que cet homme-là est de bon conseil et de bon jugement. C'est lui que tu as entendu dans la fougeraie de la forêt de Saint-Chartier, jouant d'une musette pareille à celle-ci; car, encore qu'il ne soit pas cornemuseux de son état, il en sait long et m'a fait entendre des airs qui sont plus beaux que tous les nôtres. C'est lui qui, voyant que pour n'avoir pas l'argent suffisant j'étais empêché d'acheter une pareille musette, s'est contenté d'une petite avance, et m'a fait celle du reste, me promettant de me rapporter l'instrument vers le temps

où nous voici, et consentant à attendre ma commodité pour m'acquitter. Car cette chose-là coûte huit bonnes pistoles, voyez-vous, et c'est quasiment une année de ma peine. Or, je n'avais que le tiers de la somme, et il m'a dit : « Si tu te fies à moi, donne, et je me fierai à toi pareillement. » Voilà comme la chose s'est faite ; je ne le connaissais mie, et comme nous n'avions pas de témoins, il m'eût trompé s'il eût voulu ; et si j'eusse pris conseil de vous pour cela, convenez que vous m'en eussiez détourné. Vous voyez pourtant que c'est un homme bien fidèle, car il m'avait dit : je passerai du côté de ton endroit à la Noël qui vient, et je te ferai réponse. A la Noël

je l'ai attendu à l'orme Rateau, et il a passé, et il m'a dit : La chose n'est point terminée, on y travaille; entre le premier et le dixième jour de mai, je passerai encore, et je te l'apporterai. Et voilà que nous sommes le huit de mai. Il a passé, et, comme il se détournait un peu de son chemin pour aller me chercher au bourg, étant ici près, il a entendu l'air que je flûtais et qu'il sait bien n'être connu que de moi au pays d'ici; tandis que moi, j'ai bien entendu et reconnu son *clairin*. C'est comme cela que, sans que le diable y ait eu part, nous nous sommes donné le bonsoir, en nous promettant de nous revoir à la Saint-Jean.

— S'il en est ainsi, répondis-je, pourquoi ne lui as-tu point dit d'entrer chez nous, où il se serait reposé et rafraîchi d'un bon coup de vin? Je lui aurais fait bonne fête, pour t'avoir si honnêtement tenu parole.

— Oh ! pour ce qui est de ça, dit Joseph, c'est un homme qui ne se comporte pas toujours comme les autres. Il a ses coutumes, ses idées et ses raisons. Ne m'en demande pas plus que je ne peux t'en dire.

— C'est donc qu'il se cache des honnêtes gens? fit Brulette. Ça me paraît pire que

d'être sorcier. C'est quelqu'un qui a fait du mal, puisqu'il ne roule que de nuit, et que tu ne peux point le nommer à tes amis.

— Je vous dirai cela demain, répondit Joseph en souriant de nos craintes. Pour ce soir, pensez comme vous voudrez, je ne vous dirai rien de plus. Allons, Brulette, voilà que le coucou marque minuit. Je vas te reconduire, et je mettrai chez toi ma cornemuse en garde et en cache ; car ce n'est point dans tout le pays d'alentour que je peux m'y essayer, et le temps de me faire connaître n'est point encore venu.

Brulette me fit son adieu bien gentilment, en mettant sa main dans la mienne. Mais quand je vis qu'elle mettait tout son bras sous celui de Joseph, pour s'en aller, la jalousie me galoppant encore une fois, je les laissai partir par le chemin, et, coupant droit par le côté de la chenevière, je traversai le petit pré et me postai sous la haie pour les voir passer ensemble. Le temps s'était éclairci un peu, et, comme il avait tombé de l'eau, je vis Brulette quitter le bras de Joseph pour relever sa robe plus commodément, en lui disant : — Tiens, ça n'est pas aisé de marcher deux de front. Passe devant moi.

A la place de Joset, j'eusse offert de la porter dans le mauvais chemin, ou, si je n'eusse point osé la prendre dans mes bras, à tout le moins j'aurais resté derrière elle pour regarder tout mon saoûl sa jolie jambe. Mais Joset n'en fit rien ; il ne s'embarrassait d'aucune chose au monde que de sa musette, et, en le voyant la plier avec soin et la regarder avec amour, je connus bien qu'il n'avait point d'autre amoureuse pour le moment.

Je rentrai chez moi plus tranquille de toutes façons, et me mis au lit, un peu fatigué de mon corps et de mon esprit.

Mais je n'y fus pas un quart d'heure sans

être éveillé par monsieur, Parpluche qui s'étant amusé avec les chiens de l'homme étranger, revenait chercher son maître, et qui grattait à ma porte. Je me levai pour le faire entrer, et m'avisai alors d'un bruit dans mon avoine, laquelle poussait verte et drue derrière la maison, et qui me semblait tondue à belles dents et labourée à quatre pieds par quelque bête à qui je n'avais point vendu mon grain en herbe.

J'y courus, armé du premier bâton qui me tomba sous la main et en sifflant Parpluche, qui ne m'obéit point et s'en fut chercher son maître, après avoir flairé dans la maison.

Entrant donc dans mon petit champ, j'y vis quelque chose qui se roulait sur le dos, les pattes en l'air, écrasant à droite et à gauche, se relevant, sautant, broutant, et prenant du tout bien à son aise. Je fus un moment sans oser courir dessus, ne connaissant pas quelle bête c'était. Je n'en distinguais bien que les oreilles, qui étaient trop longues pour appartenir à un cheval ; mais le corps était trop noir et trop gros pour être celui d'un âne. Je m'en approchai doucement ; la bête ne paraissait ni méchante ni farouche, et je connus alors que c'était un mulet, encore que je n'en eusse pas vu souvent, car on n'en élève point dans nos pays, et les muletiers n'y

passent guère. Je m'apprêtais à le prendre et le tenais déjà aux crins, quand, levant de l'arrière train et lâchant une douzaine de ruades dont je n'eus que le temps de me garer, il sauta comme un lièvre pardessus le fossé et s'ensauva si vite, qu'en un moment je l'eus perdu de vue.

Ne me souciant point d'avoir mon avoine gâtée par le retour de cette bête, je renonçai à dormir avant d'en avoir le cœur net. Je rentrai à la maison pour prendre ma veste et mes souliers, et, fermant bien les portes, je descendis par les prés vers le côté où j'avais vu courir la mule. J'a-

vais bien une doutance que ça faisait partie de la bande à l'homme noir, ami de Joseph; justement, Joseph m'avait conseillé de n'y rien voir; mais depuis que j'avais touché une bête vivante, je ne me sentais plus aucune crainte. On n'aime pas les fantômes; mais quand on est sûr d'avoir affaire à du solide, c'est autre chose, et du moment que l'homme noir était un homme, si fort fut-il, et si barbouillé lui plut-il de se montrer, je ne m'en embarrassais non plus que d'une belette.

Vous n'êtes pas sans avoir ouï dire que j'étais un des plus forts du pays dans mon

jeune temps, puisque, tel que me voilà, je ne crains encore personne.

Avec ça, j'étais vif comme un gardon, et je savais qu'en un danger au-dessus du pouvoir d'un seul, il aurait fallu être un oiseau ailé, pour m'attraper à la course. M'étant donc précautionné d'une corde, et armé de mon fusil, à moi, qui n'avait point de balles bénites, mais qui portait plus juste que celui de mon père, je me mis à la recherche.

Je n'avais pas fait deux cents pas, que je vis trois autres bêtes pareilles, dans la marsèche à mon beau-frère, lesquelles s'y com-

portaient aussi malhonnêtement que possible. Comme la première, elles se laissèrent bien approcher, mais, tout aussitôt, prirent leur course et se sauvèrent dans un autre héritage qui dépendait du domaine de L'aulnières, et où s'ébattait une troupe d'autres mules, toutes bien en point, réveillées comme souris et gambillant à la lune levante en vraie *chasse à baudet*, qui est, comme savez, la danse des bourriques du diable, quand les follets et les fades galoppent dessus à travers les nuées.

Il n'y avait pourtant point là de magie, mais bien une grande fraude de pâture et un ravage abominable. La récolte n'était

pas mienne, et j'aurais pu me dire que cela ne me regardait point; mais je me sentais écoléré d'avoir couru pour rien après ces méchantes bêtes, et on ne peut voir saccager du beau froment du bon Dieu sans y avoir regret.

Je m'avançai donc dans cette grande pièce de blé sans voir âme chrétienne, mais voyant bien foisonner les mulets, et songeant d'en attrapper quelqu'un qui put me servir de témoignage, quand je viendrais à porter plainte du mal commis sur ma terre.

J'en avisai un qui me paraissait plus rai-

sonnable que les autres, et quand je fus auprès, je vis que ce n'était point même gibier, mais bien le petit cheval maigre qui avait une clochette au cou, laquelle clochette, comme j'ai su plus tard, s'appelle Clairin, en pays bourbonnais, et donne le nom au cheval qui la porte. Ne sachant rien des usances du monde où je me trouvais, ce fut par grand hasard que je pris le bon moyen, qui fut de m'emparer du clairin et de l'emmener, sauf à accrocher un mulet ou deux ensuite, si je pouvais y aboutir.

La petite bête, qui paraissait mignonne et bien privée, se laissa caresser et em-

mener sans souci de rien ; mais, dès qu'elle se mit à marcher, son clairin se mettant à sonner, grande fut ma surprise de voir accourir toutes les mules, éparses emmi les blés, lesquelles volèrent après moi comme les abeilles après leur reine. Par là je vis qu'elles étaient dressées à suivre le clairin, et qu'elles en connaissaient la sonnerie comme bons moines connaissent la cloche de matines.

SIXIÈME VEILLÉE.

SIXIÈME VEILLÉE,

Je ne me demandai pas longtemps ce que j'allais faire de cette bande malfaisante. Je tirai droit sur le domaine de L'aulnières, pensant, avec raison, qu'il me se-

rait aisé d'ouvrir la barrière de la cour, d'y faire entrer tout mon monde, après quoi, j'éveillerais les métayers, lesquels, avertis du dommage, agiraient comme bon leur semblerait.

J'approchais du domaine, lorsque, par aventure, il me parut voir, sur le chemin, un homme qui accourait derrière moi. J'armai mon fusil, songeant que si c'était le maître des mulets, j'aurais maille à partir avec lui.

Mais c'était Joseph, qui revenait de conduire Bruiette au bourg, et qui retournait à L'aulnières. — Que fais-tu là, Tiennet?

me dit-il, en me rejoignant au plus vite qu'il put courir : ne t'avais-je point averti de ne pas sortir de chez toi ? Tu te mets-là en danger de mort : lâche ce cheval et ne te soucie de ces bêtes. Ce qu'on ne peut empêcher, il vaut mieux le souffrir que de chercher un pire mal.

— Merci, mon camarade, que je lui répondis : tu as des amis bien aimables, qui viennent faire pâturer leur cavalerie dans mon bien, et je ne soufflerai mot? c'est bon, c'est bon ! passe ton chemin si tu as peur ; moi, j'irai jusqu'au bout, et me ferai raison par justice ou par force.

Comme je disais cela, m'étant arrêté

avec les bêtes pour lui répondre, nous entendîmes japper au loin, et Josel, prenant vivement la corde qui me servait à mener le cheval, me dit : — Alerte, Tiennet ! voilà les chiens du muletier ! si tu ne veux être dévoré, lâche le clairin ; aussi bien, le voilà qui reconnait la voix de ses gardiens et tu n'en aurais pas bon marché maintenant.

Il disait vrai ; le clairin avait dressé les oreilles en avant pour écouter, puis, les couchant en arrière, ce qui est une grande marque de dépit, il se mit à hennir, à se cabrer, à ruer, ce qui mit toutes les mules en danse autour de nous, si bien que nous

n'eûmes que le temps de nous en retirer, laissant partir le tout, bride avalée, du côté des chiens.

Je n'étais guère content de céder, et comme les chiens, après avoir rassemblé leur troupeau enragé, faisaient mine de venir sur nous pour nous demander nos comptes, je fis celle d'abattre d'un coup de fusil le premier des deux qui me porterait la parole.

Mais Joset alla au devant de lui et s'en fit reconnaître. — Ah Satan ! lui dit-il, vous êtes en faute. Vous vous êtes amusé à courir quelque lièvre dans les blés, au lieu de garder vos bêtes, et quand votre

maître se réveillera, vous serez corrigé si vous n'êtes pas à votre poste, avec Louveteau et le Clairin.

Le chien Satan, connaissant qu'on lui faisait reproche de sa conduite, obéit à Joset, qui l'appela vers une grande friche, où les mules pouvaient pâturer sans faire de dommage, et où Joseph me dit qu'il resterait à les garder jusqu'au retour de leur maître.

— C'est égal, Joset, lui dis-je, ça ne se passera pas si tranquillement que tu crois, et si tu ne veux me dire où est caché le maître de ces mulets, je resterai là à

l'attendre aussi, pour lui dire son fait, et demander réparation du tort qu'il m'a causé.

— Je vois bien, reprit Joseph, que tu ne sais pas la vie des muletiers, puisque tu crois si commode d'en avoir raison ; et, de vrai, c'est, je crois, la première fois qu'il en passe par ici. Ce n'est point leur chemin, puisque, d'ordinaire, ils descendent des bois du Bourbonnais par ceux de Meillant et de l'Épinasse, pour passer dans ceux de Cheurre. C'est par aventure que je me suis trouvé en rencontrer dans la forêt de Saint-Chartier, où ils faisaient halte, pour gagner Saint-Août, et du nombre était celui-ci, qui s'appelle Huriel, et

qui est demandé, à présent, aux forges d'Ardentes, pour porter du charbon et minerai. Il a bien voulu se détemcer d'une couple d'heures pour m'obliger. Il s'en suit qu'ayant quitté ses compagnons et les pays de brandes, qui se trouvent sur le chemin fréquenté de ceux de son état, et où les mules peuvent pâturer sans nuire à personne, il a peut-être cru pouvoir se donner même licence dans nos pays de grain ; et encore qu'il ait grand tort, il serait mal commode de lui faire entendre qu'il n'y a pas droit.

— Et si, faudra-t-il bien qu'il l'entende de moi, répondis-je, car je sais maintenant

de quoi il retourne. Oh! oh! des muletiers! on sait ce que c'est, et tu me donnes souvenance de ce que j'en ai ouï raconter à mon parrain Gervais, le forestier. Ce sont gens sauvages, méchants et mal appris, qui vous tuent un homme dans un bois, avec aussi peu de conscience qu'un lapin; qui se prétendent le droit de ne nourrir leurs bêtes qu'aux dépens du paysan, et qui, si on le trouve mal séant, et qu'ils ne soient pas les plus forts pour résister, reviennent plus tard ou envoyent leurs compagnons faire périr vos bœufs par maléfice, brûler vos bâtiments, ou pis encore; car ils se soutiennent comme larrons en foire.

— Puisque tu as ouï parler de ces choses, dit Joseph, tu vois que nous aurions tort, pour un petit dommage, d'en attirer un plus grand aux métayers mes maîtres, et à ta famille. Je suis loin de trouver bon ce qui s'est passé, et quand maître Huriel m'a dit qu'il allait faire pâturer par ici, et faire sa couchée à la belle étoile, comme ils font en tout temps et en tout lieu, je lui avais enseigné cette chaume, et recommandé de ne pas laisser promener ses mulets dans les terres ensemencées. Il me l'avait promis, car il n'est pas méchant; mais il a les sens bien vifs et ne reculerait pas devant une bande de monde qui lui tomberait sur le corps.

Sans doute, il pourrait bien demeurer sur la place ; mais je te demande, Tiennet, si un dommage de dix ou douze boisseaux de grain (je mets tout au pire), mérite mort d'homme et tout ce qui s'en suit, pour ceux qui auraient fait ce mauvais coup. Retourne donc à ton bien, vire les mauvaises bêtes, mais ne cherche querelle à personne ; et si on te questionne demain, dis que tu n'as rien vu, car de témoigner en justice contre un muletier, c'est quasiment aussi mauvais que de témoigner contre un seigneur.

Joseph avait raison ; je m'y rendis, et repris le chemin de chez nous ; mais je n'en étais pas plus content pour ça, car de recu-

ler devant la crainte d'un défi, c'est sagesse pour les vieux et dépit pour les jeunes.

J'approchais de ma maison, bien décidé à ne me point coucher, quand il me parut y voir de la clarté. Je redoublai des jambes, et, trouvant, grande ouverte, la porte que j'avais laissée fermée au loquetoir, j'avançai sans froidir, et vis un homme dans ma cheminée, allumant sa pipe à une flambée qu'il s'était faite. Il se retourna pour me regarder, aussi tranquillement que si j'entrais chez lui, et je reconnus l'homme encharbonné que Joseph nommait Huriel.

Alors la colère me revint, et, fermant la porte derrière moi : — C'est bien ! que

je fis en m'avançant sur lui; je suis content que vous veniez dans la gueule du loup. Nous allons nous dire deux mots, à cette heure.

— Trois, si vous voulez, fit-il en s'asseyant sur ses talons et en tirant le feu de sa pipe, dont le tabac était humide et ne prenait pas. Et il ajouta, comme en se moquant : Il n'y a pas seulement chez vous une mauvaise pincette pour prendre la braise!

— Non, que je répondis, mais il y a une bonne trique pour rabattre vos coutures.

— Pourquoi donc ça, s'il vous plaît? fit-

il encore sans perdre une miette de son assurance. Vous êtes fâché que j'entre chez vous sans permission? Pourquoi n'y étiez-vous point? J'ai frappé à la porte, j'ai demandé du feu, ça ne se refuse jamais. Qui ne répond consent, j'ai poussé le loquet. Pourquoi n'avez-vous point de serrure, si vous craignez les voleurs? J'ai regardé vers les lits, j'ai trouvé maison vide; j'ai allumé ma pipe, et me voilà. Qu'est-ce que vous avez à dire?

En parlant comme je vous dis, il prit son fusil dans sa main comme pour en examiner la batterie, mais c'était bien pour me dire : — Si vous êtes armé, je le suis pa-

reillement, et nous serons à deux de jeu.

J'eus l'idée de le coucher en joue pour le tenir en respect; mais, à mesure que je regardais sa figure noircie, je lui trouvais un air si ouvert et un œil éveillé si bon enfant, que je sentais moins de colère que de fierté. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans tout au plus, grand et fort, et qui, rasé et lavé, pouvait être joli garçon. Je posai mon fusil au long du mur, et, m'approchant de lui sans crainte : — Causons, lui dis-je, en m'asseyant à son côté.

— A vos souhaits, fit-il, posant pareillement son arme.

— C'est vous qu'on nomme Huriel?

— Et vous Etienne Depardieu?

— D'où savez-vous mon nom?

— D'où vous savez le mien : de notre petit ami Joseph Picot.

— C'est donc à vous les mulets que je viens de prendre?

— Que vous venez de prendre? fit-il en se levant, à moitié, d'étonnement. Puis, se mettant à rire : — Vous plaisantez! On ne prend pas mes mulets comme ça.

— Si fait, lui répondis-je, on les prend en emmenant le clairin.

— Ah! Vous connaissez la manière? dit-il d'un air de défiance; mais les chiens?

— On ne craint pas les chiens quand on a un bon fusil dans la main.

— Auriez-vous tué mes chiens? fit-il encore, en se levant tout à fait. Et sa figure flamba de colère, d'où je vis que s'il était d'humeur joviale, il pouvait aussi être terrible à son moment.

— J'aurais pu tuer vos chiens, répondis-je; j'aurais pu emmener vos bêtes en fourrière dans une métairie où vous auriez

trouvé une dizaine de bons gars pour parlementer. Je ne l'ai pas fait, parce que Joseph m'a remontré que vous étiez seul, et que, pour un dommage, c'était lâche de mettre un homme seul dans le cas de se faire tuer. J'ai écouté cette raison-là ; mais nous voilà un contre un. Vos bêtes ont gâté mon champ et celui de ma sœur ; de plus, vous venez d'entrer chez moi en mon absence, ce qui est malhonnête et insolent. Vous allez me faire excuse de votre comportement, me proposer indemnité pour le dommage de mon grain, — ou bien...

— Ou bien quoi ? dit-il en ricannant.

— Ou bien, nous allons plaider selon les droits et coutumes du Berry, qui sont, je pense, les mêmes que ceux du Bourbonnais, quand on prend les poings pour avocats.

— C'est-à-dire au droit du plus fort? fit-il en retroussant ses manches. Ça me va mieux que d'aller devant les procureurs, et si vous êtes seul, si vous n'agissez pas en traître...

— Venez dehors, lui dis-je, vous verrez que je suis seul. Vous avez tort de me faire injure, car, en entrant ici, je vous tenais au bout de mon fusil. Mais les armes sont faites pour tuer les loups et les chiens

enragés. Je n'ai pas voulu vous traiter comme une bête, et, bien qu'à présent vous soyez en mesure de me fusiller aussi, je trouve qu'entre hommes c'est lâche de s'envoyer des balles, la force ayant été donnée aux humains pour s'en servir. Vous ne me paraissez pas plus manchot que moi, et si vous avez du cœur....

— Mon garçon, fit-il en me tirant auprès du feu pour me regarder, vous avez peut-être tort : vous êtes plus jeune que moi, et, encore que vous paraissiez sec et solide, je ne répondrais pas de votre peau. J'aimerais mieux que vous me parliez genti-

ment pour me réclamer votre dû, et vous en remettre à ma justice.

— En voilà assez, lui dis-je en lui faisant tomber son chapeau dans les cendres pour le fâcher; c'est le mieux cogné de nous deux qui sera le plus gentil tout à l'heure.

Il ramassa son chapeau tranquillement, le mit sur la table et dit : — Quelles sont vos coutumes dans le pays d'ici ?

— Entre jeunes gens, répondis-je, il n'y a ni malice ni traîtrise. On se *toure* à bras le corps; on tape où l'on peut, sauf la fi-

gure. Celui qui prend un bâton ou une pierre est réputé coquin et assassin.

— C'est comme chez nous, fit-il. Marchons donc, j'ai intention de vous ménager; mais si j'y vas plus fort que je ne veux, rendez-vous, car il y a un moment, vous le savez, où on ne peut pas bien répondre de soi.

Quand nous fûmes dehors, à même l'herbe drue, nous mîmes habit bas pour ne nous point gâter inutilement, et commençâmes de nous tourer, en nous serrant les flancs et en nous enlevant l'un l'autre. J'avais avantage sur lui, pour ce qu'il

était plus grand de toute la tête et que son grand abattage me donnait meilleure prise. D'ailleurs, il n'était pas échauffé, et, croyant avoir trop vite raison de moi, il ne donnait pas sa force; si bien que je le déracinai à la troisième suée, et l'étendis sous moi : mais là il reprit son avoir, et devant que j'eusse le temps de frapper, il se roula comme un serpent et m'enlaça si serré que j'en perdais mon soupir.

Pourtant je trouvai moyen de me relever avant lui, et de lui revenir sus. Quand il vit qu'il avait affaire à franche partie et attrapait du bon dans l'estomac et sur les épaules, il m'en porta aussi de

rudes, et je dois dire que son poing pesait comme un marteau de forge. Mais j'y serais mort plutôt que d'en rien sentir, et chaque fois qu'il me criait *rends-toi*, le courage et le moyen me revenaient pour le payer en même argent.

Si bien, qu'un bon quart d'heure durant, la lutte sembla égale. Enfin, je sentis que je m'épuisais, tandis qu'il ne faisait que de s'y mettre; car s'il n'avait pas les ressorts meilleurs que moi, il avait pour lui l'âge et le tempérament. Et, de fine force, je me trouvai dessous et bien battu, sans me pouvoir dégager. Nonobstant, je ne voulus crier merci, et quand il vit que je

m'y ferais tuer, il se comporta en homme généreux. — En voilà assez, fit-il, en me lâchant le gosier ; tu as la tête plus dure que les os, je vois ça ; et je te les casserais avant de la faire céder. C'est bien ! Puisque tu es un homme, soyons amis. Je te fais excuse d'être entré en ta maison, et, à cette heure, voyons les ravages que t'ont fait mes mules. Me voilà prêt à te payer aussi franchement que je t'ai battu. Après quoi, tu me donneras un verre de vin, afin que nous nous quittions bons camarades.

Le marché conclu, et quand j'eus empoché trois bons écus qu'il me donna pour moi et mon beau-frère, j'allai tirer

du vin et nous nous mîmes à table. Trois pichets de deux pintes y passèrent, le temps de dire les grâces, car nous nous étions bien altérés au jeu que nous avions joué, et maître Huriel avait un coffre qui en tenait tant qu'on voulait. Il me parut bon compagnon, beau causeur et aimable à vivre au possible ; et moi, ne voulant pas rester en arrière de paroles et d'actions, je remplissais son verre à chaque minute et lui faisais des jurements d'amitié à casser les vitres.

Il ne paraissait point se sentir de la bataille ; si fait bien m'en ressentais-je ; mais, ne voulant pas le montrer, je lui fis offre

d'une chanson, et j'en tirai une, avec un peu d'effort, de mon gosier, encore chaud de la pressurée de ses mains. Il n'en fit que rire. — Camarade, me dit-il, ni toi ni les tiens ne savez ce que c'est que chanter. Vos airs sont fades et votre souffle écourté, comme vos idées et vos plaisirs. Vous êtes une race de colimaçons, humant toujours même vent, et suçant même écorce; car vous pensez que le monde finit à ces collines bleues qui cerclent votre ciel, et qui sont les forêts de mon pays. Moi, je te dis, Tiennet, que c'est là que le monde commence, et que tu marcherais de ton meilleur pas, bien des jours et bien des nuits, avant de sortir de ces grands bois auprès

desquels les vôtres sont des carrés de pois ramés. Et quand tu en aurais gagné le bout, tu trouverais des montagnes, et encore des bois tels que tu n'en as jamais vus, car ce sont grands et beaux sapins d'Auvergne inconnus dans vos plaines grasses. Mais à quoi bon te parler de ces endroits que tu ne verras jamais? Le Berrichon, je le sais, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussé pour une saison sur celui de gauche. Il respire un air lourd, il aime ses aises, il n'a point de curiosité; il chérit son argent, et ne le dépense point; mais il ne sait pas l'augmenter, et n'a ni inven-

tion ni courage. Je ne dis pas ça pour toi, Tiennet; tu sais te battre, mais c'est pour défendre ton bien, et tu ne saurais pas en acquérir par industrie, comme nous autres, esprits voyageurs, qui vivons partout comme chez nous, et prenons par ruse ou par force, ce qu'on ne nous donne pas de bon gré.

— Oui, j'en suis d'accord, répondis-je; mais ne faites-vous pas là un métier de brigands? Voyons, ami Huriel, ne vaut-il pas mieux être moins riche et n'avoir rien à se reprocher? Car enfin, quand, sur vos vieux jours, vous jouirez de votre fortune mal acquise, aurez-vous la conscience bien nette?

— Mal acquise? Voyons, ami Tiennet, dit-il en riant, vous qui avez, je suppose, comme tous les petits propriétaires de ce pays, une vingtaine de moutons, deux ou trois chèvres, et peut-être une pauvre bourrique à nourrir sur le communal, quand, par inadvertance, vous les laissez peler les arbres et manger le blé vert du voisin, courez-vous en offrir réparation? Ne les ramenez-vous pas au plus vite sans rien dire, quand vous voyez paraître les gardes? Et s'ils vous font procédure, ne pestez-vous contre eux et contre la loi? Et si vous pouviez, sans danger, les tenir dans quelque bon coin, n'est-ce pas sur leurs épaules que vous payeriez l'amende

à beaux coups de trique? Tenez! c'est par couardise ou par force que vous respectez la règle, et c'est parce que nous y échappons que vous nous blâmez, par jalousie des franchises que nous savons prendre!

— Je ne peux pas goûter votre morale étrangère, Huriel; mais nous voilà bien loin de la musique. Pourquoi raillez-vous ma chanson? Est-ce que vous prétendez en savoir de meilleures?

— Je ne prétends rien, Tiennet; mais je te dis que la chanson, la liberté, les beaux pays sauvages, la vivacité des es-

prits, et si tu veux aussi, l'art de faire fortune sans devenir bête, tout ça se tient comme les doigts de la main ; je te dis que crier n'est pas chanter, et que vous avez beau beugler comme des sourds dans vos champs et dans vos cabarets, ça ne fait pas de la musique. La musique est chez nous, elle n'est pas chez vous. Ton ami Joset l'a bien senti, lui qui a les sens plus légers que toi ; car, pour toi, mon petit Tiennet, je vois bien que je perdrais mon temps à t'en vouloir montrer la différence. Tu es un franc berrichon, comme un moineau-franc est un moineau-franc, et ce que tu es à cette heure, tu le seras dans cinquante ans d'ici ; ton crin aura

blanchi, mais ta cervelle n'aura pas pris un jour.

— Pourquoi me juges-tu si sot ? repris-je un peu mortifié.

— Sot? Pas du tout, dit-il. Franc de ton cœur et fin de ton intérêt, tu l'es et le seras; mais vivant de ton corps et léger de ton âme, tu ne saurais jamais l'être.

Voici pourquoi, Tiennet, dit-il encore en me montrant les meubles qui étaient dans la maison : Voilà de bons gros lits ventrus, où vous dormez dans la plume jusque par dessus les yeux. Vous êtes gens de bèche et de pioche, et faiseurs de gran-

des tâches qui se voient au soleil ; mais il vous faut ensuite la couette de fin duvet pour vous reposer. Nous autres, gens des forêts, nous serions malades s'il fallait nous ensevelir vivants dans des draps et des couvertures. Une hutte de branchage, un lit de fougère, voilà notre mobilier, et même ceux de nous qui voyagent sans cesse et qui ne se soucient pas de payer dans les auberges, ne supportent pas le toit d'une maison sur leur tête ; au cœur des hivers, ils dorment à la franche étoile sur la bâtine de leurs mulets, et la neige leur sert de linge blanc. — Voilà des dressoirs, des tables, des chaises, de la belle vaisselle, des tasses de grès, du bon vin,

une crémaillère, des pots à soupe, que sais-je? Il vous faut tout cela pour être contents; vous mettez à chaque repas une bonne heure pour vous lester; vous mâchonnez comme des bœufs qui ruminent: aussi quand il vous faut remettre sur vos jambes et retourner à l'ouvrage, vous avez un crève-cœur qui revient tous les jours deux ou trois fois. Vous êtes lourds et pas plus gaillards d'esprit que vos bêtes de trait. Le dimanche, accoudés sur des tables, mangeant plus que votre faim et buvant plus que votre soif, croyant vous divertir et vous reconforter en vous indigérant, soupirant pour des filles qui s'ennuient avec vous sans savoir pourquoi;

dansant vos bourrées traînantes dans des chambres ou dans des granges où l'on étouffe, vous faites d'un jour de liesse et de repos, une pesanteur de plus sur vos estomacs et sur vos esprits; et la semaine entière vous en paraît plus triste, plus longue et plus dure. Oui, Tiennet, voilà la vie que vous menez. Pour trop chérir vos aises, vous vous faites trop de besoins, et pour trop bien vivre, vous ne vivez pas.

— Et comment donc vivez-vous, vous autres muletiers? lui dis-je, un peu ébranlé de sa critique. Voyons, je ne parle pas de ton pays bourbonnais, que je ne connais point, mais de toi, muletier, que je vois là

devant moi, buvant rude, mettant les coudes sur la table, n'étant pas fâché de trouver quelque part du feu pour ta pipe et un chrétien pour causer? Es-tu donc fait autrement que les autres hommes? Et quand tu auras mené cette dure vie que tu vantes, une vingtaine d'années, l'argent que tu auras ménagé à te priver de tout, ne le dépenseras-tu pas à te procurer une femme, une maison, une table, un bon lit, du bon vin et du repos?

— Voilà bien des questions à la fois, Tiennet, répondit mon hôte. Pour un berrichon, ça n'est pas mal raisonné. Je vas tâcher d'y répondre. Tu me vois boire et

causer, parce que j'aime le vin et que je suis un homme. La table et la société me plaisent même beaucoup plus qu'à toi, par la raison que je n'en ai pas besoin et n'en fais pas mon habitude. Toujours sur pied, mangeant sur le pouce, buvant aux fontaines que je rencontre, et dormant sous la feuillée du premier chêne venu; quand, par hasard, je trouve bonne table et bon vin à discrétion, c'est fête pour moi, ce n'est plus nécessité. Vivant souvent seul des semaines entières, la société d'un ami m'est tout un dimanche, et dans une heure de causette, je lui en dis plus que dans une journée de cabaret. Je jouis donc de tout, plus que vous autres, parce

que je ne fais abus de rien. Si une gentille fillette ou une femme déterminée me vient trouver dans mon hallier, c'est pour me dire qu'elle m'aime ou qu'elle me veut. Elle sait bien que je n'ai pas le temps d'aller me planter auprès d'elle comme un nigaud pour attendre son heure, et j'avoue, qu'en fait d'amour, j'aime ce qui se trouve, plutôt que ce qu'il faut chercher et attendre. — Quant à l'avenir, Tiennet, je ne sais pas si j'aurai jamais une maison et une famille : si cela m'arrive, j'en serai plus reconnaissant que toi au bon Dieu, et j'en connaîtrai mieux la douceur; mais je jure que ma ménagère ne sera point une de vos grosses rou-

geaudes, eût-elle vingt mille écus en dot. L'homme amoureux de liberté et de bonheur vrai ne se marie pas pour de l'argent. Je n'aimerai jamais qu'une fille blanche et mince comme nos jeunes bouleaux, une de ces mignonnes alertes comme il en pousse sous nos ombrages et qui chantent mieux que vos rossignols.

— Une fille comme Brulette, pensai-je. Par bonheur, elle n'est point ici, car elle qui méprise tous ceux qu'elle connaît, se pourrait bien coiffer de ce barbouillé, ne fut-ce que par caprice.

Le muletier continua.

— Adonc, Tiennet, je ne te blâme point de suivre le chemin qui est devant toi; mais le mien va plus loin et me plaît davantage. Je suis content de te connaître, et si tu as jamais besoin de moi, tu peux me requérir. Je ne te demande pas la pareille; je sais qu'un habitant des plaines, quand il s'agit de faire une douzaine de lieues pour aller trouver un parent ou un ami, se confesse à son curé et dresse son testament. Pour nous autres, ce n'est pas de même; nous volons comme les hirondelles, et on nous rencontre quasiment partout. A revoir, une poignée de main, et si tu t'ennuies jamais de ta vie de paysan, appelle le corbeau noir du bourbonnais à

ton aide; il se souviendra qu'il a cornemusé un air sur ton dos sans fâcherie, et qu'il t'a cédé par estime de ton bon courage.

SEPTIÈME VEILLÉE.

SEPTIÈME VEILLÉE.

Là-dessus, Huriel alla rejoindre Joseph, et moi mon lit, en dépit de la critique du muletier; car si j'avais, jusque-là, caché par amour-propre et oublié par curiosité, le mal que je me sentais dans les os, je

n'en étais pas moins vanné des pieds à la tête. Il paraît que maître Huriel reprit sa marche bien allégrement sans se ressentir de rien; pour moi, je fus forcé de rester couché environ une semaine, car je crachais le sang, et je me sentais l'estomac tout décroché. Joseph me vint visiter et s'étonna de me voir ainsi; mais, par mauvaise honte, je ne lui voulus point raconter mon aventure, voyant que maître Huriel, en lui parlant de moi, ne lui avait pas mentionné de quelle manière nous nous étions expliqués.

Il y eut grand étonnement au pays pour le dommage des blés de l'Aulnières, et la

piste des mulets sur nos chemins fut une chose imaginante.

En remettant à mon beau-frère l'argent que j'avais si durement gagné pour lui, je lui racontai le tout, mais sous le secret; et comme c'était un bon gars bien prudent, il n'en fut rien ébruité.

Cependant Joseph avait caché sa musette au logis de Brulette, et n'en pouvait faire usage, pour ce que, d'une part, la rentrée des foins ne lui en laissa pas le temps, et que, de l'autre, Brulette, craignant la malice de Carnat, fit de son mieux pour qu'il renonçât à son idée.

Joseph feignit de se soumettre; mais il nous parut bientôt qu'il manigançait un nouveau plan, et qu'il songeait de se louer dans une autre paroisse où il espérait d'avoir ses coudées franches.

Aux approches de la Saint-Jean d'été, il ne s'en cacha plus et avertit son maître de se procurer un autre laboureur; mais il ne fut jamais possible de lui faire dire où il voulait aller; et, comme il avait coutume de dire : *je ne sais pas*, à tout ce qu'il voulait faire, nous crûmes que véritablement il s'en allait à la loue comme les autres, sans avoir rien d'arrêté dans son vouloir.

Comme la foire aux chrétiens est grand-fête à la ville, Brulette y alla pour danser, et moi aussi. Nous pensions y trouver Joseph et savoir, à la fin de la journée, pour quel maître et pour quel endroit il se serait décidé; mais il ne parut ni au matin ni au soir sur la place. Personne ne le vit dans la ville. Il avait laissé sa musette, mais emporté, la veille, ceux de ses effets qu'il déposait d'ordinaire au logis du père Brulet.

Comme nous revenions le soir, Brulette et moi, avec tout son cortége d'amoureux et d'autres jeunesses de notre paroisse, elle me prit le bras, et, marchant avec

moi sur le bas-côté herbu de la route, à part des autres, elle me dit :

— Sais-tu, Tiennet, que me voilà en peine de notre Joset? Sa mère, que j'ai vue tantôt à la ville, est en grand chagrin et ne se peut imaginer où il aura passé. Il y a longtemps déjà qu'il lui a donné à entendre l'intention qu'il avait de s'en aller un peu au loin; mais de savoir où, il n'y a pas eu moyen, et aujourd'hui cette pauvre femme se désole.

— Et vous, Brulette, lui dis-je, m'est avis que vous n'êtes point du tout gaie, et que vous n'avez point dansé du même cœur qu'aux autres fêtes?

— J'en conviens, répondit-elle. J'ai de l'amitié pour ce pauvre gars lunatique. D'abord, c'est par devoir, à cause de sa mère; et puis, par accoutumance; et enfin, c'est pour estime de son flûtage.

— Est-il possible que le flûtage te fasse tant d'effet?

— L'effet n'en a rien de blâmable, cousin. Qu'est-ce que tu y trouves à reprendre?

— Rien; mais....

— Allons, explique-toi donc, fit-elle en riant, car il y a longtemps que tu me chan-

tes je ne sais quelle antienne là dessus, et je voudrais pouvoir te dire *amen* pour qu'il n'en soit plus question.

— Eh bien, Brulette, lui dis-je, ne parlons plus de Joseph et parlons de nous deux : ne veux-tu point comprendre que j'ai un grand amour pour toi, et ne me veux-tu point dire si tu y répondras un jour ou l'autre ?

— Oh ! oh ! parles-tu bien sérieusement, cette fois ?

— Cette fois comme les autres. Ça a toujours été très sérieux de ma part, même-

ment quand la honte me faisait tourner la chose en badinage.

— Alors, dit Brulette en doublant le pas avec moi, pour n'être point écoutée de ceux qui nous suivaient, dis-moi comment et pourquoi tu m'aimes ; je te répondrai après.

Je vis qu'elle voulait des louanges et des jolies paroles, et je n'étais pas des plus adroits à ce jeu-là. J'y fis de mon mieux et lui dis que depuis que j'étais venu au monde, je n'avais eu qu'elle dans mon idée, comme étant la plus aimable et la plus belle des filles ; mèmement qu'à l'âge

où elle n'avait que douze ans, elle m'avait déjà ensorcelé.

Je ne lui apprenais rien de nouveau, et elle confessa s'en être très bien aperçue au catéchisme. Mais, me raillant :

— Explique-moi donc, me dit-elle, pourquoi tu n'en es point mort de chagrin, puisque je te rembarrais si bien ? et comment tu as fait pour devenir un gars si fort et si bien portant, encore que l'amour te fit, comme tu prétends, sécher sur pied ?

— Ce n'est point là s'expliquer sérieu-

sement comme tu me le promettais, lui répondis-je.

— Si fait, répliqua-t-elle, c'est sérieux, car je n'aurai jamais de préférence que pour celui qui pourra me jurer de n'avoir regardé, aimé et convoité que moi dans toute sa vie.

— Oh ça, c'est bien, Brulette ! m'écriai-je, et, en ce cas, je ne crains personne, sans exception de ton Joset, qui, j'en conviens, n'a jamais regardé aucune fille, mais dont les yeux ne voient rien, pas même toi, puisqu'il te quitte.

— Laissons Joset, c'est convenu, reprit

Brulette un peu vivement, et puisque tu te vantes de voir si clair, confesse que, malgré ton goût pour moi, tu as reluqué déjà plus d'une fille. Çà, ne mens pas, je hais le mensonge. Qu'est-ce que tu contais si joyeusement, l'an passé, à la Sylvaine? Et, il n'y a pas plus d'un mois ou deux, à la grand'Bonnine, que tu fis danser, sous mon nez, deux dimanches de suite? Crois-tu que je sois aveugle, et que l'on m'en donne à garder?

Je fus un peu mortifié d'abord, et puis, encouragé par l'idée qu'il y avait un brin de jalousie chez Brulette, je lui répondis bien franchement :

— Ce que je contais à ces filles-là, ma cousine, n'est pas assez joli pour que je le répète à une personne que je respecte. Un garçon peut faire des sottises pour se désennuyer, et le regret qu'il en a ensuite, prouve d'autant mieux que son cœur et son esprit n'étaient point de la partie.

Brulette devint rouge ; mais elle reprit aussitôt :

— Alors, Tiennet, tu me peux jurer que mon humeur et ma figure n'ont jamais été obscurcies dans ton estime par la figure et la gentillesse d'aucune autre

fille? Et cela, depuis que tu es au monde?

— J'en ferais serment, lui dis-je.

— Fais-le donc : mais donne ton attention et ta religion à ce que tu vas dire. Jure-moi par ton père et ta mère, par le bon Dieu et par ta conscience, qu'aucune ne t'a jamais semblé aussi belle que moi.

J'allais jurer, quand, je ne sais comment, un souvenir me fit trembler la langue. Je fus bien simple, peut-être, d'y faire attention, car ça n'en eut pas valu la peine pour un esprit plus dégourdi que le mien ;

mais il ne me fut point possible de mentir, au moment où l'image me revint si claire devant les yeux. Et pourtant, je l'avais oubliée jusqu'à cette heure, et n'y eusse peut-être jamais repensé, sans les questions et commandements de Brulette.

— Tu n'y vas point vite, dit-elle; mais j'aime mieux ça : je t'estimerai pour une vérité et te mépriserais pour un mensonge.

— Eh bien! Brulette, répondis-je puisque tu veux que je sois juste, sois-le aussi.

Dans toute ma vie, j'ai vu deux filles, deux enfants, l'on peut dire, à l'une desquelles j'aurais barguigné à donner la préférence, si l'on m'eût dit dans ce temps-là, où je n'étais qu'un enfant moi-même : « Voilà les deux mignonnes qui t'écoute- » ront dans la suite des temps ; choisis » celle que tu voudrais avoir pour femme. » J'aurais sans doute dit : « C'est ma cou- » sine, » parce que je te connaissais aimable, et que, de l'autre, je ne savais rien de rien, l'ayant vue en tout, dix minutes. Et cependant, par réflexion, il est possible que j'eusse senti quelque regret, non parce qu'elle était plus parfaite que toi en beauté, je ne crois point la chose

possible ; mais parce qu'elle me donna un baiser gros et bon sur chaque joue, lequel je n'avais et n'ai encore jamais reçu de toi. D'où j'aurais pu conclure qu'elle était fille à donner un jour son cœur bien franchement, tandis que la discrétion du tien me tenait dès-lors, et m'a toujours tenu depuis, en peine et en crainte.

— Où donc est cette fille à présent? demanda Brulette, qui me parut saisie de ce que je disais; et comment est-ce qu'on la nomme?

Elle fut bien étonnée d'apprendre que je ne savais ni son nom ni son pays, et

que dans ma souvenance, je ne la pouvais désigner qu'en l'appelant la *fille des bois*. Je lui racontai simplement la petite aventure de la charrette embourbée, et elle en prit occasion de me faire plus de questions que je n'en pouvais contenter; car il y avait déjà de la confusion dans mes remembrances, et je ne faisais point tant d'état d'une si chétive affaire, que Brulette en voulait supposer. Sa tête travaillait pour comprendre chaque mot qu'elle m'arrachait, et on eût dit qu'elle se questionnait elle-même, avec un peu de dépit, pour savoir si elle était assez jolie pour avoir tant d'exigences, et si le moyen

de plaire aux garçons était la franchise ou le déguisement.

Peut-être qu'elle fut tentée un petit moment de me faire oublier, par des coquetteries, cette petite revenante que j'avais dans la tête, et qui, plus que de raison, lui portait ombrage ; mais après deux ou trois mots de badinage, elle répondit à mes reproches : — Non, Tiennet, je ne te ferai pas un tort d'avoir eu des yeux pour une jolie fille, quand la chose est innocente et naturelle comme tu me la racontes ; mais cette bêtise-là, dont nous venons d'amuser nos esprits, a tourné le mien, je ne sais comment, à des réflexions sérieuses sur

toi et sur moi. Je suis coquette, mon bon cousin; je sens cette fièvre-là jusque dans la racine de mes cheveux; je ne sais point si j'en guérirai; mais, telle que me voilà, je ne songe a l'amour et au mariage que comme à la fin de tout aise et de toute fête. J'ai dix-huit ans, et c'est déjà l'âge de réfléchir : eh bien, la réflexion ne me vient encore que comme un coup de poing dans l'estomac; tandis que toi, dès l'âge de quinze ou seize, tu t'es déjà questionné sur la manière d'être heureux en ménage. Et là dessus, ton cœur simple t'a fait une réponse juste; c'est qu'il te fallait une bonne amie simple et juste comme toi-même, et sans malice, fierté ni folie. Or,

je te tromperais vilainement si je te disais que je suis ton fait. Que ce soit caprice ou défiance, je ne me sens portée pour aucun de ceux que je peux choisir, et je ne voudrais pas répondre de changer bientôt. Plus je vas, plus ma liberté et ma gaîté me plaisent. Sois donc mon ami, mon camarade et mon parent ; je t'aimerai comme j'aime Joseph, et mieux encore si tu es plus fidèle à mon amitié ; mais ne songe plus à m'épouser. Je sais que tes parents y seraient contraires, et moi-même je le serais malgré moi, et avec le regret de te mécontenter. Voyons, voilà qu'on nous observe et qu'on court après nous pour déranger le discours trop long que nous fai-

sons ensemble. Veux-tu ne me point bouder, prendre ton parti, et me rester frère? Si tu dis oui, nous ferons la *jaunée* de Saint-Jean en arrivant au bourg, et nous ouvrirons gaîment la danse tous les deux.

— Allons, Brulette! lui dis-je en soupirant : c'est comme tu voudras; je ferai mon possible pour ne plus t'aimer que comme tu me le commandes, et, dans tous les cas, je te resterai bon parent et bon ami, comme c'est mon devoir.

Elle me prit la main, et, s'amusant à faire galoper ses amoureux, elle courut avec moi jusque sur la place du bourg, où

déjà les vieux de l'endroit avaient dressé les fagots et la paille de la jaunée. Brulette fut requise, comme étant arrivée la première, d'y mettre le feu, et bientôt la flamme s'éleva jusqu'au dessus du porche de l'église.

Mais nous n'avions point de musique pour danser, lorsque le garçon à Carnat, qui s'appelait François, arriva avec sa musette et ne se fit point prier pour nous venir en aide, car, lui aussi, en tenait sa bonne part pour Brulette, comme les autres.

On se mit donc à baller bien joyeusement; mais, au bout de peu de minutes,

chacun s'écria que cette musique coupait les jambes. François Carnat y était encore trop novice, et il avait beau faire de son mieux, on ne pouvait pas se mettre en train. Il s'en laissa plaisanter, et continua, bien content d'avoir occasion de s'exercer, car c'était, je le crois, la première fois qu'il faisait danser le monde.

Ça ne faisait l'affaire de personne, et quand on vit que cette danse, au lieu d'adoucir les jambes déjà lasses, ne faisait que les achever, on parla de se dire bonsoir, ou d'aller finir la journée entre hommes au cabaret. Brulette et les autres fillettes se récrièrent, nous traitant de beuveraches

et de malplaisants garçons; et cela fit un débat, au milieu duquel un grand beau sujet se montra tout d'un coup, avant qu'on eût pu voir d'où il sortait.

— Oui-dà, enfants! cria-t-il, d'une voix si forte qu'elle couvrit tout notre vacarme et se fit écouter d'un chacun : vous voulez danser encore? qu'à cela ne tienne! Voilà un cornemuseux de rencontre qui vous en baillera tant que vous voudrez, et qui, mèmement, ne vous prendra rien pour sa peine. Donnez-moi ça, dit-il à François Carnat, et m'écoutez : ça vous pourra servir, car, encore que je ne fasse point mon

état de musiquer, j'en sais un peu plus long que vous.

Et, sans attendre le consentement de François, il enfla sa musette et se mit à en jouer aux cris de joie des filles, et au grand remercîment des garçons.

J'avais, dès les premiers mots, reconnu la voix et l'accent bourbonnais du muletier. Mais je ne pouvais en croire mes yeux, tant je le voyais changé à son profit.

Au lieu de son sarreau encharbonné, de ses vieilles guêtres de cuir, de son chapeau

cabossé et de sa figure noire, il avait un habillement neuf, tout en fin droguet blanc jaspé de bleu, du beau linge, un chapeau de paille, enrubané de trente-six couleurs, la barbe faite, la face bien lavée et rose comme une pêche; enfin, c'était le plus bel homme que j'aie vu de ma vie : grand comme un chêne, bien pris de tout son corps, la jambe sèche et nerveuse, les dents comme un chapelet de graines d'ivoire, les yeux comme deux lames de couteau, et l'air avenant d'un bon seigneur. Il reluquait toutes nos filles, souriant aux belles, riant jusqu'aux oreilles devant celles qui n'avaient pas bonne grâce, mais

se montrant joyeux et bon compère à tout le monde, encourageant et animant la danse, de l'œil, du pied et de la voix ; car il ne soufflait que peu dans la musette, tant il était habile à gouverner son vent, et disait, entre chaque bouffée, mille drôleries et sornettes qui mettaient tous les esprits en joie et folie.

Et de plus, au lieu de compter les reprises et carrements comme font les ménétriers de profession, qui s'arrêtent tout juste, quand ils ont gagné leurs deux sous par chaque couple, il se mit à cornemuser d'affilée un bon quart d'heure durant, changeant ses airs on ne sait comment,

car il passait de l'un à l'autre sans qu'on en vit la couture; et c'était les plus belles bourrées du monde, toutes inconnues chez nous, mais si enlevantes et d'un mouvement si dansable, qu'il nous semblait voler en l'air plutôt que gigotter sur le gazon.

Je crois qu'il aurait cornemusé, et que nous aurions dansé toute la nuit sans nous lasser, ni lui ni nous autres, s'il n'eût été dérangé par le père Carnat, lequel du cabaret de la Biaude, entendant si bien mener sa musette, était arrivé, bien étonné et bien fier du savoir de son garçon. Mais quand il vit l'instrument dans les mains

d'un étranger, et François, qui prenait sa part de la danse sans songer à mal, la colère le gagna, et, poussant le muletier par surprise, il le fit sauter, de la pierre où il était juché, tout au beau milieu de la danse.

Maître Huriel fut un peu étonné de l'aventure, et, se retournant, il vit Carnat tout dépité, qui lui faisait semonce de lui rendre son instrument.

Vous n'avez point connu Carnat le cornemuseux; c'était déjà un homme d'âge en ce temps-là, mais encore solide, et malicieux comme un vieux diable.

Le muletier commença de lui montrer les poings; mais, retenu par ses cheveux blancs, il lui rendit doucement la musette, en lui répondant : Vous auriez pu m'avertir avec plus d'honnêteté, mon vieux ; mais s'il vous fâche que je prenne votre place, je vous la rends de bon cœur; d'autant que je serai content de danser à mon tour, si la jeunesse d'ici veut souffrir un étranger en sa compagnie.

— Oui, oui! dansez! vous l'avez bien gagné, cria le monde de la paroisse, qui s'était tout rassemblé autour de sa belle musique, et qui, déjà, s'était affolé de lui, les vieux comme les jeunes.

— Or donc, dit-il en prenant la main de Brulette, qu'il avait regardée plus que toutes les autres, je demande, pour mon paiement, de danser avec cette jolie blonde, quand même elle serait déjà engagée.

— Elle est engagée avec moi, Huriel, dis-je au muletier; mais comme nous sommes amis, je te cède mon droit pour cette bourrée.

— Merci! répondit-il, en me donnant une poignée de main; et il ajouta dans mon oreille : Je ne voulais point avoir l'air de te connaître; si tu n'y vois pas

d'inconvénients pour toi, à la bonne heure!

— Ne dites pas que vous êtes muletier, repris-je, et tout ira bien.

Tandis qu'un chacun me questionnait sur l'étranger, une autre question s'élevait sur la pierre des ménétriers : le père Carnat ne voulait ni jouer, ni faire jouer son garçon. Mèmement, il lui faisait grand reproche de s'être laissé supplanter par un homme inconnu, et plus on voulait arranger la chose en lui disant que cet étranger ne prenait pas d'argent, plus il se fâchait rouge. Il en vint à ne se plus con-

naître quand le père Maurice Viaud lui dit qu'il était un jaloux, et que cet étranger en remontrerait à tous ceux de son état dans le pays.

Alors, il vint au milieu de nous, et, s'adressant à Huriel, lui demanda s'il avait patente pour cornemuser, ce qui fit rire tout le monde, et le muletier encore plus. Enfin, sommé de répondre à ce vieux enragé, Huriel lui dit : — Je ne sais pas les coutumes de votre pays, mon vieux ; mais j'ai assez voyagé pour connaître la loi, et je sais que nulle part en France les artistes ne paient patente.

— Les artistes? fit Carnat, étonné d'un mot que, pas plus que nous, il n'avait jamais ouï employer. Qu'est-ce que vous entendez par là? Est-ce une sottise que vous me voulez dire?

— Non point! reprit Huriel; je dirai les musiqueux, si vous voulez, et je vous déclare que je suis libre de musiquer sans payer aucun droit au roi de France.

— Bien, bien, je sais ça, répondit Carnat; mais ce que vous ne savez pas, vous, c'est qu'au pays d'ici, les musiqueux payent un droit au corps des ménétriers pour avoir licence d'exercer, et ils en reçoivent

lettres-patentes, s'ils en sont agréés après les épreuves?

— Oui dà! Je connais cela, répondit Huriel, et sais très bien quelle monnaie il faut empocher ou débourser dans vos épreuves. Je ne vous conseillerais pas de m'y essayer; mais, heureusement pour vous, je n'exerce pas votre état et ne prétends rien chez vous; je joue gratis où il me plaît, et cela, nul ne m'en peut empêcher, par la raison que je suis reçu maître sonneur, tandis que vous ne l'êtes peut-être point, vous qui parlez si haut.

Carnat s'apaisa un peu à cette parole,

et il se dirent tout bas quelques mots que personne n'entendit, par lesquels ils se firent connaître l'un à l'autre qu'ils étaient de la même corporation, sinon de la même compagnie. Les deux Carnat, n'ayant plus rien à objecter, vu que tout le monde rendait témoignage pour Huriel, qu'il avait joué sans se faire payer, se retirèrent tout grommelants, et en disant des malhonnêtetés que personne ne voulut relever, afin d'en finir.

Dès qu'ils furent partis, on appela la Marie Gaillard, qui était une petite jeunesse très subtile de sa langue, et on la

fit chanter, pour que l'étranger pût avoir son plaisir de la danse.

Il ne dansait pas de la même manière que nous autres, encore qu'il s'accordât très bien à nos carrements et à notre mesure; mais il avait meilleure façon et donnait du jeu à tout son corps si librement qu'il paraissait encore plus beau et plus grand que de coutume. Brulette y fit attention, car, au moment qu'il l'embrassa, comme c'est la manière de chez nous au commencement de chaque bourrée, elle devint toute rouge et confuse, contrairement à son habitude,

qui était tranquille et indifférente à ce baiser-là.

J'en augurai qu'elle m'avait un peu surfait son mépris pour l'amour; mais je n'en témoignai ri[illegible] voue qu'en dépit de tout, je me coiffais [illegible] compte des grands talents et des belles façons du muletier.

La danse finie, il vint à moi, tenant Brulette par le bras et me disant :

— C'est à ton tour, mon camarade, et je ne peux pas te faire plus grand remer[illegible]ment que de te rendre cette jolie dan-

seuse. C'est une vraie beauté de mon pays, et, à cause d'elle, je fais réparation à la race berrichonne ; mais pourquoi finir si tôt la fête? Est-ce qu'il n'y a pas, dans votre bourg, une autre m[illegible]tte que celle de ce vieux ch[illegible] [illegible]ncore qu'i[illegible] [illegible]os carrem[illegible]

— Si f[illegible], dit vivement Brulette, à qui l'envie de danser encore fit échapper le secret qu'elle eût voulu garder ; mais, tout aussitôt, elle se reprit en rougissant, et ajouta : du moins, il y a des pipeaux et des porchers qui en savent jouer tant bien que mal.

—Fi ! des pipeaux ! dit le muletier ; si on

vient à rire, on les avale, et ça fait tousser. J'ai la bouche trop grande pour ces instruments-là, et c'est pourtant moi qui veux vous faire danser, gentille Brulette; car c'est votre nom, je l'ai entendu, dit-il encore en s'éloignant un peu avec elle et moi; et je sais qu'il y a chez vous une musette belle et bonne, venant du Bourbonnais, et appartenant à un certain Joseph Picot, votre ami d'enfance, votre camarade de première communion.

— Oh! oh! d'où savez-vous cela? dit Brulette bien confondue. Vous connaissez donc notre Joseph? Et peut-être pourriez-vous nous dire où il a passé?

— En êtes-vous en p[illegible] iel en[illegible] l'observant.

— Si fort en peine que je vous [illegible] ner-cierais, d'un grand cœur, de m'en do[illegible] nouvelles.

— Eh bien, je vous en donnerai, mi-gnonne; mais pas avant que vous ne m'ayez remis sa musette que je suis chargé de lui reporter au pays où il est maintenant.

— Quoi? [illegible] rougissant, et [illegible] moins, il y a des pipeaux et bien [illegible]ers qui en savent jouer tant bien [illegible]al.

—Fi! des pipeaux! dit le muletier; si on

on l'

ES AGRICOI

près Lahaye-Descartes -et-Loire)
t de Port-de-Piles, ligne de Bor eaux).
tion universelle de Paris, 1855.
Prix de Batteuse. Concours universel, Paris, 1856.
cours international de Bruxelles en 1858.
plusieurs Médailles d'or aux concours régionaux de

PRIX COURANTS :

rs : Batteuse, ndes exploita- ..... 1,000 fr.
ers; Batteuse, yennes exploita-

tions ..... 800 fr.
3° Manége à 2 leviers; Batteuse, courroies pour les petites exploitations. 600 fr.
4° Tarare débourreur et ses accessoires ..... 196 fr.

auront lieu 48 heures après les commandes.

MEDICO-CHIMIQUE
LYON,
Place des Terreaux, 24.

— Oh! oh! d'où savez-vous cela.

Brulette bien confondue. Vous connais

donc notre Joseph? Et peut-être pourrie

vous nous dire où il a passé?

et tous
-Dépôt,
u dépar-

l'étranger

EN VENTE :

LE COUREUR DES BOI

PAR GABRIEL FERRY. — 7 volumes.

LA MARQUISE D'ALFI

PAR EUGÈNE SUE. — 2 volumes.

IL FAUT QUE JEUNESSE SE PAS

PAR ALEXANDRE DE LAVERGNE. — 3 volumes.

GEORGES III

PAR LÉON GOZLAN. — 3 volumes.

FAUSTINE ET SYDONIE

PAR MADAME CHARLES REYBAUD. — 3 volumes

LES OISEAUX DE NUIT

PAR X. DE MONTÉPIN — 5 volumes.

FALKAR LE ROUGE

PAR G. DE LA LANDELLE. — 5 volumes.

LE CHEVALIER DE PAMPELONN

PAR A. DE GONDRECOURT. — 5 volumes.

LES PRINCES D'ÉBÈNE

PAR G. DE LA LANDELLE — 5 volumes.

SUZANNE D'ESTOUVILL

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. — [illegible] in-18.

UN CAPRICE DE GRANDE DAME

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. — 3 vol. in-1[illegible]

Impr. de F. Dépée, à Sceaux (Sela[illegible]

spondant
Autriche e
andes app
nènent d
tort aux
os, où